

OEUVRES
DE
P. CORNEILLE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS
ET LES AUTOGRAPHES

ET AUGMENTÉS

de morceaux inédits, des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots
et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile, etc.

PAR M. CH. MARTY-LAVEAUX

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—
1862



La Place royale

Pierre Corneille



Hachette, Paris, 1862

Exporté de Wikisource le 26 avril 2023

LA PLACE ROYALE

COMÉDIE

1635



[Notice](#)

[Épître](#)

[Examen](#)

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Acte II](#)

[Acte III](#)

[Acte IV](#)

[Acte V](#)

NOTICE.

Le succès de *la Galerie du Palais*, dû en grande partie, comme notre poète l'a remarqué lui-même, au plaisir qu'éprouvaient les spectateurs en se voyant transportés dans un endroit qu'ils fréquentaient d'ordinaire, l'engagea à choisir pour théâtre d'une autre comédie la place Royale, qui, à cette époque, était la promenade à la mode, le lieu de réunion de la société la plus brillante, le centre des rendez-vous et des intrigues amoureuses.

Adieu, belle place où n'habite
Que mainte personne d'élite,

dit Scarron dans son *Adieu au Marais et à la place Royale*, composé en 1643^[1] ; et la curieuse liste qui suit ces deux vers les justifie pleinement.

La prédilection de Corneille pour les titres empruntés à divers endroits fameux de la ville de Paris a été critiquée en ces termes par un de ses censeurs : « Il a fait voir une *Mélite*, *la Galerie du Palais* et *la Place Royale*, ce qui nous faisoit espérer que Mondory annoncerait bientôt le

Cimetière Saint-Jean, la Samaritaine et la Place aux Veaux^[2]. »

Quant à Claveret, il ne blâme point ce procédé, mais il accuse Corneille de le lui avoir dérobé : « Ce que ma plume a produit autrefois ne m’a point fait rougir de honte, et si du temps que j’écrivois, vous ne m’eussiez cru capable au moins de vous suivre, vous n’eussiez pas tâché malicieusement d’éteindre ce peu de lumière, avec laquelle j’essayois de me faire connoître, établissant le titre d’une de vos pièces sur le fondement d’une seule rime^[3]. J’entends parler de votre *Place Royale*, que vous eussiez aussi bien appelée *la Place Dauphine*, ou autrement, si vous eussiez pu perdre l’envie de me choquer ; pièce que vous vous résolûtes de faire, dès que vous sûtes que j’y travaillois, ou pour satisfaire votre passion jalouse, ou pour contenter celle des comédiens que vous serviez. Cela n’a pas empêché que je n’en aye reçu tout le contentement que j’en pouvois légitimement attendre, et que les honnêtes gens qui se rendirent en foule à ses représentations n’aient honoré de quelques louanges l’invention de mon esprit. J’ajouterois bien qu’elle eut la gloire et le bonheur de plaire au Roi étant à Forges^[4], plus qu’aucune autre des pièces qui parut lors sur son théâtre^[5]... »

La comédie de Corneille, jouée en 1635, ne fut imprimée qu’en vertu du privilège dont nous avons donné un extrait dans notre notice sur *la Galerie du Palais* ; l’achevé d’imprimer est du 20 février 1637. Le volume, de format

in-4°, se compose de 4 feuillets liminaires et de 112 pages ; son titre exact est :

LA PLACE ROYALLE, OU L'AMOVREUX EXTRAVAGANT.
COMEDIE. À Paris, chez Augustin Courbé... M.DC.XXXVII.
Avec privilege du Roy.

Le sous-titre : *ou l'Amoureux Extrauagant*, a disparu dès l'édition de 1644.

-
1. ↑ Cette date est facile à établir, car Scarron parle dans cette pièce de la fille de la duchesse de Rohan,

À qui depuis deux ans en ça
On offrit l'illustre Bassa.

Or *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, de M^{lle} de Scudéry, a paru en 1641.

2. ↑ *Lettre à *** sous le nom d'Ariste*, p. 7.

3. ↑

Ainsi je veux punir ma flamme déloyale.
Ainsi...

ALIDOR.

Te rencontrer dans la Place Royale.

(Acte I, scènes III et IV, vers 177 et 178.)

4. ↑ Claveret avait composé pour cette visite du Roi aux eaux de Forges une pièce que, de l'aveu d'un de ses apologistes, il ne put faire accepter. Nous lisons dans *l'Ami du Cid à Claveret* (p. 5) : « Votre *Place Royale* suit assez bien, et je vous confesse qu'elle fut trouvée si bonne à Forges, que Mondory et ses compagnons qui en avoient les eaux dans la saison du monde la plus propre pour les boire, n'en voulurent jamais goûter : tout le monde n'entendra pas ceci peut-être, c'est que vous avez fait une pièce intitulée *les Eaux de Forges*, que vous leur donnâtes, où il ne manquoit chose du monde, sinon que le sujet, la conduite et les vers ne valoient rien du tout. À cela près c'étoit une assez belle chose. » Dans la *Réponse à l'Ami du Cid* (p. 45 de *l'Épître familière du S^r Mayret*), Claveret est ainsi défendu : « Pour sa pièce intitulée *les Eaux de Forges*, vous avez

bien raison de dire pour faire une mauvaise pointe que Mondory et ses compagnons n'en voulurent jamais goûter dans la saison du monde la plus propre pour les boire, mais non pas de vouloir conclure par là qu'elle ne vaut rien, puisqu'il est vrai qu'ils ne firent difficulté de la prendre que par la discrète crainte qu'ils eurent de fâcher quelques personnes de condition qui pouvoient reconnoître leurs aventures dans la représentation de cette pièce. »

5. [↑](#) *Lettre du S^r Claveret au S^r Corneille, soy disant Auteur du Cid*, p. 10.

À MONSIEUR ***[\[1\]](#).

MONSIEUR,

J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterois un amour, si j'étois homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans le faire connoître à tout le monde, et sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes grâces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maxime qui leur sont trop désavantageuses, pour nommer son protecteur ; elles s'imagineroient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentiments, et que toute sa morale seroit plutôt un portrait de votre conduite qu'un effort de mon imagination ; et véritablement, Monsieur, cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues[\[2\]](#) où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire ; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas ; que si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ; et qu'enfin la personne aimée nous a

beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne sauroit nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître : il sembleroit que j'entreprendrais la justification de mon Alidor ; et ce n'est pas mon dessein de mériter par cette défense la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poète n'est jamais garant des fantaisies^[3] qu'il donne à ses acteurs ; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent^[4], et que par d'autres poèmes j'ai assez relevé leur gloire et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par là et que je n'ajoute à cette prière que je leur fais que la protestation d'être éternellement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur^[5],

CORNEILLE.

1. ↑ Cette épître ne se trouve que dans les impressions antérieures à 1660. Nous donnons le texte de l'édition originale (1637).

2. ↑ VAR. (édit. de 1644-57) : intrigues.

3. ↑ Les éditions de 1652 et de 1657 ont *fantasies*, au lieu de *fantaisies*.

4. ↑ VAR. (édit. de 1644-57) : de se souvenir que je les mets en la bouche d'un extravagant, et que par d'autres poèmes...
5. ↑ VAR. (édit. de 1644-57) : Votre très-humble et très-fidèle serviteur.

EXAMEN.

Je ne puis dire tant de bien de celle-ci^[1] que de la précédente. Les vers en sont plus forts ; mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre ; et c'est pour cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légèreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquants pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention ; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins, formés ainsi l'un après l'autre, font deux actions, et donnent deux âmes au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paroissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grâce de celui de *la Suivante*, qui ayant été très intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentiments en la présence de sa maîtresse et de son père,

qui ont tous deux leur compte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, et fait par là connoître au spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devrait se contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami, et hasarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne se montre encore passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il lui a faites : de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bienséance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui lui doit être suspect. Cet enlèvement lui réussit mal ; et il a été bon de lui donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature, et elles pourroient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter,

si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus, introduit par la nécessité et légitimé par l'usage, de faire dire dans la rue à nos amantes de comédie ce que vraisemblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ai osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentiments, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine : j'ai mieux aimé rompre la liaison des scènes, et l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce poème à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle, et plus de sûreté pour l'entretien d'Alidor. Phylis, qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop vu si elle les avoit aperçus tous deux sur le théâtre ; et au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entre eux qui la porte à l'observer durant le bal, elle auroit eu sujet d'en prendre une entière certitude, et d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor et l'intrigue de la pièce.

En voilà assez sur celle-ci ; je passe aux deux qui restent dans ce volume^[2].

1. ↑ Thomas Corneille, dans l'édition de 1692, a remplacé *celle-ci* par *cette pièce*. Dans les éditions données par Corneille à partir de 1660, on trouve, à la suite de chacun des *Discours*, l'*Examen des poèmes contenus en cette première (seconde, troisième) partie*. L'examen de chaque ouvrage forme ainsi comme un chapitre particulier dans l'*Examen des pièces* de chaque volume, mais non une dissertation distincte. Thomas Corneille, qui le premier a séparé les examens en 1692, a été obligé

parfois de modifier le texte pour faire disparaître les traces de cette continuité de rédaction. Il est inutile d'ajouter que tous les éditeurs ont agi de même. Sans les imiter en cela, nous séparons comme eux les divers examens, mais nous les mettons en tête de chaque pièce, au lieu de ne les faire venir qu'à la suite. Il y a deux motifs pour procéder ainsi : d'abord l'exemple de Corneille qui, nous venons de le dire, plaça les examens avant les pièces, ensuite la nécessité de rapprocher ces examens des *Avertissements*, *Préfaces*, avis *Au lecteur*, avec lesquels ils ont les plus grands rapports et dont ils ne sont même souvent que des éditions remaniées.

2. ¹ À savoir *Médée* et *l'Illusion comique*. — Cette dernière phrase se trouve dans toutes les éditions qui renferment l'*Examen* (1660-1682). Elle est exacte pour les impressions in-8°, qui toutes contiennent huit pièces dans leur premier volume (voyez notre tome I, p. 4 et 5) ; mais elle ne l'est pas pour l'édition in-folio de 1663, qui en a douze au lieu de huit.

ACTEURS^[1]

ALIDOR, amant d'Angélique.

CLÉANDRE, ami d'Alidor.

DORASTE, amoureux d'Angélique.

LYSIS, amoureux de Phylis.

ANGÉLIQUE, maîtresse d'Alidor et de Doraste.

PHYLIS, sœur de Doraste.

POLYMAS, domestique d'Alidor.

LYCANTE, domestique de Doraste.

La scène est à Paris dans la place Royale^[2].

1. ↑ Dans l'édition de 1637 : LES ACTEURS.
2. ↑ VAR. (édit. de 1637-1657) : La scène à la place Royale.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Ton frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite^[1] ;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourments qu'il endure ?
Quoi ! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir^[2],
Et sans t'importuner je le verrois périr !
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre ?

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut
éteindre^[3].

PHYLIS.

Je sais qu'il le devoit, mais avec tant d'appas^[4],
Le moyen qu'il te voie et ne t'adore pas ?
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de
glace ;
On ne pourroit aussi m'y résoudre, en sa place^[5] ;
Et tes regards, sur moi plus forts que tes mépris,
Te sauroient conserver ce que tu m'aurois pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée^[6],
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée,
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer :
C'est un moyen bien court de ne lui plus parler ;
Mais ce qui m'en déplaît et qui me désespère^[7],
C'est de perdre la sœur pour éviter le frère,
Et me violenter à fuir ton entretien^[8],
Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique^[9],
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angélique,
Et crois que ses effets auront leur premier cours^[10]
Aussitôt que ton frère aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange et presque insupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toi-même pourtant dois trouver équitable ^[11] ;
Mais la raison sur toi ne sauroit l'emporter :
Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raison négliger son martyr ?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez te dire ^[12].
Le reste des mortels pourroit m'offrir des vœux,
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux ;
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon âme
Que par des sentiments dérobés à ma flamme.
On ne doit point avoir des amants par quartier ;
Alidor a mon cœur, et l'aura tout entier ;
En aimer deux, c'est être à tous deux infidèle.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle,
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour, et ris de ta conduite.

Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité ;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître^[13]
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à
lui,

Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui ;
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie,
Et de peur que le temps n'emporte ses ferveurs^[14],
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs ;
Notre âme, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue^[15] ;
Sa mort nous désespère et son change nous tue,
Et de quelque douceur que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre notre avis ;
C'est rarement qu'un père à nos goûts s'accommode,
Et lors juge quels fruits on a de ta méthode.

Pour moi, j'aime un chacun, et sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager :
Ainsi tout contribue à ma bonne fortune ;
Tout le monde me plaît, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous^[16] ;
Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire ;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire ;

L'éloignement d'aucun ne sauroit m'affliger,
Mille encore présents m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le
change ;
Un monde m'en console aussitôt ou m'en venge^[17].
Le moyen que de tant et de si différents
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes
parents ?
Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour
maîtresse^[18],
Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse :
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaisamment tailler cette matière,
Et donner à ta langue une libre carrière^[19].
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer
Est bon à faire rire, et non à pratiquer.
Simple, tu ne sais pas ce que c'est que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceurs l'union de deux âmes ;
Tu n'éprouvas jamais de quels contentements
Se nourrissent les feux des fidèles amants.
Qui peut en avoir mille en est plus estimée,
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée ;
Elle voit leur amour soudain se dissiper :
Qui veut tout retenir laisse tout échapper.

PHYLIS.

Défais-toi, défais-toi de tes fausses maximes^[20] ;
Ou si ces vieux abus te semblent légitimes^[21],
Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux,
Conserve-lui ton cœur, mais partage tes yeux :
De mon frère par là soulage un peu les plaies ;
Accorde un faux remède à des douleurs si vraies ;
Feins, déguise avec lui, trompe-le par pitié^[22],
Ou du moins par vengeance et par inimitié.

ANGÉLIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie !
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'est-à-dire avec mille rudesses,
Le mépriser, le fuir, et par quelques adresses
Qu'il tâche d'adoucir... Quoi ! me quitter ainsi !
Et sans me dire adieu ! le sujet ?

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voici.

Ma sœur, ne cherche plus une chose trouvée :
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée ;
Ma présence la chasse, et son muet départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entremise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise ;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es :
Ton feu ne peut aller au point où je le mets ;
J'invente des raisons à combattre sa haine ;
Je blâme, flatte, prie, et perds toujours ma peine^[23],
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

DORASTE.

Ah ! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse ?
Ris des miens, si jamais tu me vois en ta place.

Que serviroient mes pleurs ? Veux-tu qu'à tes tourments

J'ajoute la pitié de mes ressentiments ?

Après mille mépris qu'a reçus ta folie ^[24],

Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie ;

Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,

Et de mon déplaisir le tien redoubleroit ;

Contraindre mon humeur me serait un supplice

Qui me rendroit moins propre à te faire service.

Vois-tu ? par tous moyens je te veux soulager ;

Mais j'ai bien plus d'esprit que de m'en affliger.

Il n'est point de douleur si forte en un courage

Qui ne perde sa force auprès de mon visage ;

C'est toujours de tes maux autant de rabattu :

Confesse, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu ?

Ne sens-tu point déjà ton âme un peu plus gaie ?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie ;

Je souffre tout de toi, mais à condition

D'employer tous tes soins à mon affection ^[25].

Dis-moi par quelle ruse il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frère :

Un de mes amants vient, qui pourroit nous distraire ^[26].

SCÈNE III.

CLÉANDRE.

Que je dois bien faire pitié
De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique !
J'aime Alidor, j'aime Angélique ;
Mais l'amour cède à l'amitié,
Et jamais on n'a vu sous les lois d'une belle^[27]
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidèle.

Ma bouche ignore mes desirs,
Et de peur de se voir trahi par imprudence,
Mon cœur n'a point de confiance
Avec mes yeux ni mes soupirs :
Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma
flamme^[28]
S'enferme tout entière au-dedans de mon âme.

Je feins d'aimer en d'autres lieux ;
Et pour en quelque sorte alléger mon supplice,
Je porte du moins mon service
À celle qu'elle aime le mieux.
Phylis, à qui j'en conte, a beau faire la fine ;
Son plus charmant appas^[29], c'est d'être sa

voisine.

Esclave d'un œil si puissant,
Jusque-là seulement me laisse aller ma chaîne,
Trop récompensé, dans ma peine,
D'un de ses regards en passant.
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique,
Et mon feu, qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Ami, mieux aimé mille fois,
Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontés soient unies
Jusqu'à faire le même choix ^[30] ?
Viens quereller mon cœur d'avoir tant de faiblesse
Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer
À celle que le tien préfère à tout le monde,
Et ton amitié sans seconde
N'aura plus de quoi murmurer.
Ainsi je veux punir ma flamme déloyale ;
Ainsi...

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place Royale,
Solitaire, et si près de ta douce prison,
Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas ! c'est mon malheur : son objet trop charmant,
Quoi que je puisse faire, y règne absolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine ?

ALIDOR.

Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine :
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir ;
Un moment de froideur, et je pourrois guérir ;
Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,
Et j'en aurois soudain passé ma fantaisie :
Mais las ! elle est parfaite, et sa perfection
N'approche point encor de son affection ^[31] ;
Point de refus pour moi, point d'heures inégales ;

Accablé de faveurs à mon repos fatales^[32],
Sitôt qu'elle voit jour à d'innocents plaisirs,
Je vois qu'elle devine et prévient mes desirs ;
Et si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse vue
Les désespère autant que son ardeur me tue.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé ?

ALIDOR.

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires ?
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires ?
Les règles que je suis ont un air tout divers ;
Je veux la liberté dans le milieu des fers^[33].
Il ne faut point servir d'objet qui nous possède ;
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède ;
Je le hais, s'il me force : et quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obéisse au lieu de me contraindre ;
Que je puisse à mon gré l'enflammer et
l'éteindre^[34],
Et toujours en état de disposer de moi,
Donner, quand il me plaît et retirer ma foi.
Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle :
Mes pensers ne sauroient m'entretenir que d'elle^[35] ;
Je sens de ses regards mes plaisirs se borner ;

Mes pas d'autre côté n'oseroient se tourner^[36] ;
Et de tous mes soucis la liberté bannie
Me soumet en esclave à trop de tyrannie^[37].
J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes
desseins.
Je n'ai que trop languì sous de si rudes gènes^[38] :
À tel prix que ce soit, il faut rompre mes chaînes^[39],
De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir,
Fût d'un amour par force un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de posséder un objet qui te charme^[40] ?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme.
J'idolâtre Angélique : elle est belle aujourd'hui,
Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui ?
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire^[41] ?
Du temps, qui change tout, les révolutions
Ne changent-elles pas nos résolutions ?
Est-ce^[42] une humeur égale et ferme que la nôtre ?
N'a-t-on point d'autres goûts en un âge qu'en
l'autre^[43] ?
Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,

Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.

Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flatte doucement de l'espoir du contraire ;
Et si d'autre façon je ne me sais garder,
Je sens que ses attraits m'en vont persuader^[44].
Mais puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir sa haine,
Et mériter enfin un doux commandement^[45]
Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.
Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire :
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire^[46].
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès,
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLÉANDRE.

Étrange humeur d'amant !

ALIDOR.

Étrange, mais utile.
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux ?
Pour se venger de toi, cette belle offensée
Sous les lois d'un mari sera bientôt passée^[47] ;

Et lors, que de soupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus !

ALIDOR.

Dis mieux, que pour rentrer dans mon
indifférence^[48],
Je perdrai mon amour avec mon espérance,
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette assurance, ami, je me déclare.
Amoureux dès longtemps d'une beauté si rare,
Toi seul de la servir me pouvois empêcher ;
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance,
Je prenne, si je puis, le temps de sa vengeance ;
Que des ressentiments qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi,
Et que cette colère en son âme conçue^[49]
Puisse de mes desirs faciliter l'issue^[50].

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,
Ce supplice éternel, ne te fait point de peur,
À moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime

Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bon lieu tes desirs amoureux ;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essai ; mais d'ailleurs, quand j'y
pense^[51],
Peut-être seulement le nom d'époux t'offense,
Et tu voudrais^[52] qu'un autre...

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu^[53] ?
Connois mieux Angélique et sa haute vertu ;
Et sache qu'une fille a beau toucher mon âme,
Je ne la connois plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vu caresser,
En pas une un mari pouvoit-il s'offenser ?
J'évite l'apparence autant comme le crime ;
Je fuis un compliment qui semble illégitime ;
Et le jeu m'en déplaît, quand on fait à tous coups
Causer un médisant et rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse,
Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Ami, soupçon à part, et sans plus de réplique^[54],
Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique,

Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre et de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ai dit n'étoit que par risée.

FIN DU PREMIER ACTE.

1. ↑ *Var.* Ton frère eût-il encor cent fois plus de mérite,
Tu reçois aujourd'hui ma dernière visite,
Si tu m'entretiens plus des feux qu'il a pour moi.
PHYL. Vraiment tu me prescris une fâcheuse loi.
Je ne puis, sans forcer celles de la nature, (1637-57)
2. ↑ *Var.* Tu m'aimes, il se meurt, et tu le peux guérir,
Et sans t'importuner je le lairrais périr !
Me défendras-tu point à la fin de le plaindre ? (1637-57)
3. ↑ *Var.* Le mal est bien léger d'un feu qu'on peut éteindre. (1637)
4. ↑ *Var.* Il le devrait du moins, mais avec tant d'appas. (1637-57)
5. ↑ *Var.* Aussi ne pourroit-on m'y résoudre en sa place. (1637-57)
6. ↑ *Var.* S'il vit dans une humeur tellement obstinée. (1637-57)
7. ↑ *Var.* Mais ce qui me déplaît et qui me désespère. (1637-60)
8. ↑ *Var.* Rompre notre commerce et fuir ton entretien. (1637-57)
9. ↑ *Var.* Que s'il me faut quitter cette douce pratique. (1637-57)
10. ↑ *Var.* Sûre que ses effets auront leur premier cours
Aussitôt que ton frère éteindra ses amours. (1637-57)
11. ↑ *Var.* Que toi-même pourtant trouverois équitable. (1637-57)
12. ↑ *Var.* Vois-tu, j'aime Alidor, et cela c'est tout dire. (1637-57)
13. ↑ *Var.* On a peu de plaisirs quand un seul les fait naître :
Au lieu d'un serviteur, c'est accepter un maître.
Dans les soins éternels de ne plaire qu'à lui,
Cent plus honnêtes gens nous donnent de l'ennui. (1637)
14. ↑ *Var.* Et de peur que le temps ne lâche ses ferveurs. (1637)
15. ↑ *Var.* Notre âme, s'il s'éloigne, est de deuil abattue. (1637-57)
16. ↑ *Var.* Mon cœur n'est à pas un en se donnant à tous ;
Pas un d'eux ne me traite avecque tyrannie,

Et mon humeur égale à mon gré les manie :
 Je ne fais pas à un tenir lieu de mignon,
 Et c'est à qui l'aura dessus son compagnon.
 Ainsi tous à l'envie s'efforcent de me plaire (a). (1637-57)

(a) Les éditions de 1637-48 donnent : à *me plaire*, comme l'édition de 1682.

17. ↑ Les éditions de 1644, de 1652 et de 1657 portent, par erreur sans doute, *on m'en venge*.
18. ↑ *Var.* Et si leur choix fantasque un inconnu m'allie,
 Ne crois pas que pourtant j'entre en mélancolie. (1635)
19. ↑ *Var.* Et donner à ta langue une longue carrière. (1637-60)
20. ↑ *Var.* Défaïs-toi, défaïs-toi de ces fausses maximes. (1635-52 et 57)
21. ↑ *Var.* Ou si pour leur défense, aveugle, tu t'animes. (1637-57)
22. ↑ *Var.* Trompe-le, je t'en prie, et sinon par pitié,
 Pour le moins par vengeance ou par inimitié. (1637-57)
23. ↑ *Var.* Je blâme, flatte, prie, et n'y perds que ma peine. (1637)
24. ↑ *Var.* Après mille mépris reçus de ta maîtresse,
 Tu n'es que trop chargé de ta seule tristesse. (1637)
25. ↑ *Var.* [D'employer tous tes soins à mon affection.]
 PHYL. Non pas tous : j'en retiens pour moi quelque partie
 DOR. Il étoit grand besoin de cette repartie ;
 Ne ris plus, et regarde après tant de discours
 Par où tu me pourras donner quelque secours ;
 [Dis-moi par quelle ruse il faut...] (1637)
26. ↑ *Var.* Un de mes amants vient, qui nous pourroit distraire. (1637-57)
27. ↑ *Var.* Et l'on n'a jamais vu sous les lois d'une belle. (1637-57)
28. ↑ *Var.* Mes vœux pour sa beauté sont muets, et ma flamme,
 Non plus que son objet, ne sort point de mon âme. (1637-57)
29. ↑ Corneille ne distingue pas par l'orthographe *appât* (*appâts*) et *appas*, dont nous faisons deux mots. Il écrit *appas* dans tous les sens, tant au singulier qu'au pluriel.
30. ↑ *Var.* Jusques à faire un même choix ?
 Viens quereller mon cœur, puisque en son peu d'espace
 Ta maîtresse après toi peut trouver quelque place. (1637-57)
31. ↑ *Var.* N'est pourtant rien auprès de son affection. (1637-57)
32. ↑ *Var.* Accablé de faveurs à mon aise fatales,
 Partout où son honneur peut souffrir mes plaisirs. (1635-57)
33. ↑ *Var.* Je veux que l'on soit libre au milieu de ses fers. (1637-57)
34. ↑ *Var.* Que je puisse à mon gré l'augmenter et l'éteindre. (1637-57)
35. ↑ *Var.* Mes pensers n'oseroient m'entretenir que d'elle. (1635-55)

36. ↑ *Var.* Mes pas d'autre côté ne s'oseroient tourner. (1637-57)
37. ↑ *Var.* Fait trop voir ma faiblesse avec sa tyrannie. (1637-57)
38. ↑ *Var.* Mais sans plus consentir à de si rudes gênes,
À tel prix que ce soit, je veux rompre mes chaînes. (1637-57)
39. ↑ *Var.* À quel prix que ce soit, il faut rompre mes chaînes. (1660)
40. ↑ *Var.* Crains-tu de posséder ce que ton cœur adore ?
ALID. Ah ! ne me parle point d'un lien que j'abhorre.
Angélique me charme : elle est belle aujourd'hui. (1637-57)
41. ↑ *Var.* Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce qu'elle empire. (1637-57)
42. ↑ L'édition de 1637 porte, par erreur : *être*, pour *est-ce*.
43. ↑ *Var.* Un âge hait-il pas souvent ce qu'aimoit l'autre ? (1637-57)
44. ↑ *Var.* Ses appas sont bientôt pour me persuader. (1637-57)
45. ↑ *Var.* Et pratiquer enfin un doux commandement. (1637)
Var. Pour en tirer par force un doux commandement. (1644-57)
46. ↑ *Var.* Puisqu'elle me plaît trop, il me lui faut déplaire.
Tant que j'aurai chez elle encore quelque accès. (1637-55)
47. ↑ *Var.* Sous le joug d'un mari sera bientôt passée ;
Et lors, que de soupirs et de pleurs épanchés. (1637-57)
48. ↑ *Var.* Mais dis que pour rentrer dans mon indifférence. (1637-57)
49. ↑ *Var.* Et que dans la colère en son âme conçue. (1637-57)
50. ↑ *Var.* Je puisse à mes amours faciliter l'issue. (1637)
Var. Je puisse à mon amour faciliter l'issue. (1644-57)
51. ↑ *Var.* Poussons à cela près ; mais aussi, quand j'y pense. (1637)
Var. Faisons à cela près : mais aussi, quand j'y pense. (1644-57)
52. ↑ L'édition de 1682 porte : « Et tu voulois, » ce qui est probablement une erreur. Toutes les autres impressions ont *voudrois*.
53. ↑ *Var.* Et tu voudrois qu'un autre eût cette qualité
Pour après... ALID. Je t'entends : sois sûr de ce côté ;
Outre que ma maîtresse, aussi chaste que belle,
De la vertu parfaite est l'unique modèle,
Et que le plus aimable et le plus effronté
Entreprendroit en vain sur sa pudicité,
Les beautés d'une fille ont beau toucher mon âme. (1637-57)
54. ↑ *Var.* Ami, soupçon à part, avant que le jour passe,
D'Angélique pour toi gagnons la bonne grâce,
Et de ce pas allons ensemble consulter
Des moyens qui pourront t'y mettre et m'en ôter. (1637-57)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE, *tenant une lettre ouverte*^[1].

De cette trahison ton maître est donc l’auteur ?

POLYMAS.

Assez imprudemment il m’en fait le porteur^[2].
Comme il se rend par là digne qu’on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la sienne ;
Et mon devoir, mal propre à de si lâches coups,
Manque aussitôt vers lui que son amour vers vous^[3].

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s’obstine^[4].
Qu’Alidor ait écrit cette lettre à Clarine,
Et qu’ainsi d’Angélique il se voulût jouer !

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le désavouer.
Opposez-lui ces traits, battez-le de ses armes^[5] :
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudroit des
charmes ;
Mais surtout cachez-lui ce que je fais pour vous^[6],
Et ne m'exposez point aux traits de son courroux ;
Que je vous puisse encor trahir son artifice,
Et pour mieux vous servir, rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher^[7] :
Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruis point, et va, qu'il ne devine^[8].

POLYMAS.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus, et va-t'en.

POLYMAS.

J'obéis.

ANGÉLIQUE, *seule*.

Mes feux, il est donc vrai que l'on vous a trahis ?
Et ceux dont Alidor montrait son âme atteinte^[9]
Ne sont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte ?
Que la foi des amants est un gage pipeur !
Que leurs serments sont vains, et notre espoir
trompeur !
Qu'on est peu dans leur cœur pour être dans leur
bouche !
Et que malaisément on sait ce qui les touche !
Mais voici l'infidèle. Ah ! qu'il se contraint bien !

SCÈNE II.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien ?
Mais j'appelle un moment, de même qu'une année

Passé entre deux amants pour moins qu'une journée.

ANGÉLIQUE.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder^[10],
Perfide, et sans rougir peux-tu me regarder ?
As-tu cru que le ciel consentît à ma perte,
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte ?
Apprends, perfide, apprends que je suis hors
d'erreur ;
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur ;
Je ne suis plus charmée, et mon âme plus saine,
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des compliments^[11]
Qui seroient pour tout autre un peu moins que
charmants.
Quel en est le sujet ?

ANGÉLIQUE.

Le sujet ? lis, parjure ;
Et puis accuse-moi de te faire une injure !

ALIDOR, lit la lettre entre les mains d'Angélique.

LETTRE SUPPOSÉE D'ALIDOR À CLARINE.

*Clarine, je suis tout à vous ;
Ma liberté vous rend les armes :
Angélique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups ;
Ce n'est qu'une idole mouvante ;
Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas :
Alors que je l'aimais, je ne la connus pas^[12] ;
Et de quelques attraits que ce monde vous
vante^[13],
Vous devez mes affections
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.*

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ta perfidie est-elle en évidence^[14] ?

ALIDOR.

Est-ce là tant de quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tant de quoi ? l'impudence !
Après mille serments il me manque de foi,
Et me demande encor si c'est là tant de quoi !
Change, si tu le veux ; je n'y perds qu'un volage ;
Mais en m'abandonnant, laisse en paix mon visage ;
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts ;

N'établis point tes feux sur le peu que je vaux ;
Fais que, sans m'y mêler, ton compliment s'explique,
Et ne le grossis point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs !

ANGÉLIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchants !
Ce traître vit encore, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire.

ALIDOR.

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner
Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner^[15] ;
Il devrait avec vous être d'intelligence.
(*Angélique déchire la lettre et en jette les morceaux,*
et Alidor continue^[16].)

Le digne et grand objet d'une haute vengeance !
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur^[17] !

ALIDOR.

Qui ne vous flatte point puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite,
Commet-on des forfaits si grands et si
nouveaux^[18]
Qu'on doive tout à l'heure être mis en morceaux ?
Si ce crime autrement ne sauroit se remettre,
*(Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa
ceinture^[19].)*
Cassez : ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi :
C'est dedans son cristal que je les étudie ;
Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie ;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colère, et vous dites des pointes.
Ne présumiez-vous point que j'irois, à mains jointes,
Les yeux enflés de pleurs, et le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs ?
Que vous êtes à plaindre étant si fort déçue !

ANGÉLIQUE.

Insolent ! ôte-toi pour jamais de ma vue.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment ?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice ;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que bien que je renonce à vivre sous vos lois ^[20],
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE.

Commandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puissance,
Où ton bannissement a pour toi des appas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas !
À quoi se résoudra désormais ma colère,
Si ta punition te tient lieu de salaire ?
Que mon pouvoir me nuit ! et qu'il m'est cher
vendu !
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu ^[21] :
Je devois prévenir ton outrageux caprice ;
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice.

Je chasse un fugitif avec trop de raison,
Et lui donne les champs quand il rompt sa prison.

Ah ! que n'ai-je eu des bras à suivre mon courage !
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage !
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs !
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs :
Puisqu'il m'étoit donné, je m'en fusse saisie ;
Et sans prendre conseil que de ma jalousie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chassé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains discours, vaine et fausse
allégeance !

Et mes bras et son cœur manquent à ma vengeance !

Ciel, qui m'en vois donner de si justes sujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets.
Où me dois-je adresser ? qui doit porter sa peine ?
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine ?
De mille désespoirs mon cœur est assailli ;
Je suis seule punie, et je n'ai point failli.
Mais j'ose faire au ciel une injuste querelle^[22] ;
Je n'ai que trop failli d'aimer un infidèle,
De recevoir un traître, un ingrat, sous ma loi,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foi.
Ciel, encore une fois, écoute mon envie :
Ôte-m'en la mémoire, ou le prive de vie ;
Fais que de mon esprit je puisse le bannir^[23],
Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir.

Que je m'anime en vain contre un objet aimable !
Tout criminel qu'il est, il me semble adorable ;
Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
En demandant sa mort n'y sauroient consentir.
Restes impertinents d'une flamme insensée,
Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée,
Ou si vous m'en peignez encore quelques traits,
Laissez là ses vertus, peignez-moi ses forfaits.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirois-tu, Phylis ? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non ? je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne soit possible, et de plus fort commun.
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un :
Tout change sous les cieux, mais partout bon
remède^[24].

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

PHYLIS.

Choisis de mes amants, sans t'affliger si fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort :
J'en pourrois, au besoin, fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux
mille^[25].

ANGÉLIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos ;
Ah ! laisse-moi plutôt soupirer en repos,
Ma sœur.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être !

ANGÉLIQUE.

Eh quoi, tu ris encor ! c'est bien faire paroître...

PHYLIS.

Que je ne saurois voir d'un visage affligé
Ta cruauté punie, et mon frère vengé.
Après tout, je connois quelle est ta maladie :
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie ;

Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine ?

PHYLIS.

De le garder longtemps elle n'a pas la mine,
Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te plége^[26] encor son retour dans deux jours ;
Et lors ne pense pas, quoi que tu te proposes,
Que de tes volontés devant lui tu disposes.
Prépare tes dédains, arme-toi de rigueur,
Une larme, un soupir te percera le cœur^[27] ;
Et je serai ravie alors de voir vos flammes
Brûler mieux que devant, et rejoindre vos âmes.
Mais j'en crains un succès à ta confusion^[28] ;
Qui change une fois change à toute occasion ;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon, s'entre-suivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait,
Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,
Ma sœur ; je ne suis pas de la sorte insensible ;

Et si je présumois que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,
J'en préviendrois le coup, m'en ôtant la puissance.
Adieu : dans la colère où je suis aujourd'hui,
J'accepterois plutôt un barbare que lui.

SCÈNE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS^[29].

Il faut donc se hâter qu'elle ne refroidisse.

(Elle frappe du pied à la porte de son logis et fait sortir son frère.)

Frère, quelque inconnu t'a fait un bon office^[30] :
Il ne tiendra qu'à toi d'être un second Médor^[31] ;
On a fait qu'Angélique...

DORASTE.

Eh bien ?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor ! Angélique !

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur ? qui les a mis en pique ?

PHYLIS.

Si tu prends bien ton temps, il y fait bon pour toi.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi ;
Parle au père d'abord : tu sais qu'il te souhaite ;
Et s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,
Je crains...

PHYLIS.

Lysis m'aborde, et tu me veux causer !
Entre chez Angélique, et pousse ta fortune :
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

SCÈNE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chassez !

PHYLIS.

Qu'eût-il fait avec nous ?

Mon entretien sans lui te semblera plus doux :

Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,

Me conter de quels feux tu te sens l'âme atteinte,

Et ce que tu croiras propre à te soulager.

Regarde maintenant si je sais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation seroit bien plus extrême,

Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même ;

Et vous feriez bien plus pour mon contentement,

De souffrir avec vous vingt frères qu'un amant.

PHYLIS.

Nous sommes donc, Lysis, d'une humeur bien contraire :

J'y souffrirois plutôt cinquante amants qu'un frère^[32] ;

Et puisque nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtresse, et mes flammes discrètes^[33]
Doivent un tel respect aux lois que vous me faites,
Que pour leur obéir mes sentiments domptés
N'osent plus se régler que sur vos volontés.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtresse
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensés,
Souviens-toi... Qu'est-ce-ci ? Cléandre, vous
passez ?
(*Cléandre va pour entrer chez Angélique, et Phylis
l'arrête*^[34].)

SCÈNE VII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

Il me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHYLIS.

Venez ; cette raison est de mauvaise mise.
D'un million d'amants je puis flatter les vœux ^[35],
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux ?
Sortez de cette erreur, et souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

PHYLIS.

Quoi ! pour l'entretenir, ne vous aimé-je point ?

CLÉANDRE.

Encor que votre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous,
Je n'aime, pour le moins, personne plus que vous ;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Oui bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;
Mais ceux dont un objet possède tous les soins,
Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des
vôtres^[36] ;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,
Et ne murmurent point contre mes volontés.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode ?
Votre amour, en ce cas, seroit fort incommode ;
Loin de la recevoir, vous me feriez la loi :
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moi.

LYSIS, à *Cléandre*

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille
À tous nos concurrents d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bientôt seul, s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoi donc ! c'est tout de bon que tu me veux quitter ?
Tu ne dis mot, rêveur, et pour toute réplique
Tu tournes tes regards du côté d'Angélique :
Est-elle donc l'objet de tes légèretés^[37] ?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélités,
Et que dans mon offense Alidor s'intéresse ?
Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse ;
Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle :
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ai trop peu de mérite,
Du moins, avant l'adieu, demeurons quitte à quitte ;
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici :
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi^[38] ;
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LYSIS.

Et moi, durant ce temps, je garderai les balles^[39] ?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, si tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hasard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, soit ; ne crains pas qu'il m'ennuie.

SCÈNE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre qui tâche de s'échapper pour entrer chez Angélique*^[40].

Mais je ne consens pas cependant qu'on me fuie ;
Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé^[41].
Inhumain ! est-ce ainsi que je t'ai négligé ?
Quand tu m'offrois des vœux, prenois-je ainsi la fuite,
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite ?

Avec tant de douceur tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter !

CLÉANDRE.

Va te jouer d'un autre avec tes railleries ;
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries^[42] :
Ou cesse de m'aimer, ou n'aime plus que moi.

PHYLIS.

Je ne t'impose pas une si dure loi ;
Avec moi, si tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre.
Je reconnois assez mes imperfections ;
Et quelque part que j'aie en tes affections,
C'est encor trop pour moi ; seulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLÉANDRE.

Qui te rend obstinée à me persécuter ?

PHYLIS.

Qui te rend si cruel que de me rebuter^[43] ?

CLÉANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu sais t'en aller, je saurai bien te suivre ;
Et quelque occasion qui t'amène en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand secret à mes yeux.
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble.
Parlons plutôt d'accord, et composons ensemble.

Hier un peintre excellent m'apporta mon
portrait :

Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, et que de ta pensée
Mon image n'est pas tout à fait effacée,
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHYLIS.

Plains-tu tant un
moment ?

Et m'attachant à toi, si je te désespère,
À ce prix trouves-tu ta liberté trop chère ?

CLÉANDRE.

Allons, puisque autrement je ne te puis quitter,
À tel prix que ce soit il me faut racheter^[44].

FIN DU SECOND ACTE.

1. ↑ *Var. Tenant une lettre déployée.* (1637-60)
2. ↑ *Var.* Son choix mal à propos m'en a fait le porteur.
Mon humeur y répugne, et quoi qu'il en advienne (a),
J'en fais une, de peur de servir à la sienne. (1637-57)
(a) L'édition de 1637 donne *avienne*.
3. ↑ *Var.* Manque aussitôt vers lui comme le sien vers vous. (1637-57)
4. ↑ *Var.* Contre ce que je vois mon fol amour s'obstine. (1637-60)
5. ↑ *Var.* Opposez-lui ses traits, battez-le de ses armes. (1637-63)
6. ↑ *Var.* Surtout cachez mon nom, et ne m'exposez pas
Aux infaillibles coups d'un violent trépas. (1637-57)
7. ↑ *Var.* Ne crains rien de ma part : je sais l'invention
De répondre aisément à ton intention. (1637-57)
8. ↑ *Var.* [Ne m'instruis point, et va, qu'il ne devine :]
S'il t'avoit ici vu, toute la vérité
Paroîtroit, en dépit de ma dextérité.
POL. C'est d'elle désormais que je tiendrai la vie.
ANG. As-tu de la garder encore quelque envie ?
Ne me réplique plus, et va-t'en. (1637)
9. ↑ *Var.* Et ceux dont Alidor paroïssoit l'âme atteinte. (1637-57)
10. ↑ *Var.* Traître, ingrat, est-ce à toi de m'aborder ainsi,
Et peux-tu bien me voir sans me crier merci ? (1637)
11. ↑ *Var.* [Voilà me recevoir avec des compliments...]
ANG. Bien au-dessous encor de mes ressentiments.
ALID. La cause ? ANG. En demander la cause ! lis, parjure. (1637-57)
12. ↑ *Var.* *Quand je la crus d'esprit, je ne la connus pas.* (1637-57)
13. ↑ *Var.* *Et de quelques attraites que le monde vous vante.* (1637-68)
14. ↑ *Var.* Eh bien ! ta trahison est-elle en évidence ? (1637-57)
15. ↑ *Var.* Lorsque vous tempêtez, son foudre à gouverner. (1637-68)
16. ↑ Les mots : *et Alidor continue*, manquent dans les éditions de 1637-60.
17. ↑ *Var.* Je voudrois en pouvoir faire autant de ton cœur. (1637-57)
18. ↑ *Var.* Commet-on envers vous des forfaits si nouveaux
Qu'incontinent on doive être mis en morceaux ? (1637-57)
19. ↑ *Var.* *Qu'elle porte pendu à sa ceinture.* (1637-57) — Ces miroirs à la ceinture étaient au dix-septième siècle d'un usage général. Dans la fable de la Fontaine intitulée *l'Homme et son image* (ivre I, fable xi), on trouve à ce sujet une curieuse énumération :
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux

Les conseillers muets dont se servent nos dames :

Miroirs aux poches des galants,

Miroirs aux ceintures des femmes.

20. ↑ *Var.* Qu'encore qu'Alidor ne soit plus sous vos lois,
Il va vous obéir pour la dernière fois. (1637-57)
21. ↑ *Var.* Voilà, voilà que c'est d'avoir trop attendu :
Je devois dès longtemps te bannir par caprice ;
Mon bonheur dépendoit d'une telle injustice. (1637-57)
22. ↑ *Var.* Mais, aveugle, je prends une injuste querelle. (1637-57)
23. ↑ *Var.* Fais que de mon esprit je le puisse bannir. (1637-52)
24. ↑ *Var.* Tout se change ici-bas, mais partout bon remède. (1637-57)
25. ↑ *Var.* Qu'il m'en demeureroit encore plus de mille. (1637-57)
26. ↑ *Pléger*, garantir. Voyez tome 1, p. 156, note 3.
27. ↑ *Var.* Une larme, un soupir te perceront le cœur. (1637-57)
28. ↑ *Var.* Mais j'en crains un progrès à ta confusion. (1637-57)
29. ↑ *Var.* PHYLIS, *frappant du pied à la porte de son logis, et faisant sortir Doraste.* (1634-60) — Dans l'édition de 1637, on lit en marge : *Elle frappe à sa porte, et Doraste sort.* — Ce jeu de scène remplace, dans les éditions indiquées, celui qui, dans notre texte, suit le vers 485.
30. ↑ *Var.* Frère, quelque inconnu t'a fait un bon service. (1637)
31. ↑ Amant préféré d'Angélique, dans le *Roland furieux* de l'Arioste.
32. ↑ *Var.* Je souffrirois plutôt cinquante amants qu'un frère. (1637)
33. ↑ *Var.* Vous êtes ma maîtresse, et moi, sous votre empire,
Je dois suivre vos lois, et non y contredire (*a*),
Et pour vous obéir mes sentiments domptés
Se règlent seulement dessus vos volontés.
PHYL. J'aime des serviteurs avec cette souplesse,
Et qui peuvent aimer en moi ce qui les blesse. (1637-57)
- (*a*) Je dois suivre vos lois, encor que j'en soupire. (1644-57)
34. ↑ Les mots : *et Phylis l'arrête*, manquent dans l'édition de 1637.
35. ↑ *Var.* D'un million d'amants je puis nourrir les feux. (1637-57)
36. ↑ *Var.* Je devrois rejeter leurs vœux auprès des vôtres. (1637-1657.)
37. ↑ *Var.* Est-ce là donc l'objet de tes légèretés ? (1637-57)
38. ↑ *Var.* Tu m'as offert des vœux, que je t'en rende aussi. (1637)
39. ↑ Locution proverbiale tirée du jeu de paume.
40. ↑ *Var.* PHYLIS, *arrêtant Cléandre*, etc. (1644-60) — On lit en marge, dans l'édition de 1637, où il n'y a point ici de distinction de scène : *Lysis rentre et Cléandre tâche de s'échapper et d'entrer chez Angélique.*
41. ↑ *Var.* On ne sort d'avec moi qu'avecque mon congé. (1637-57)

42. ↑ *Var.* Je ne puis plus souffrir de ces badineries :
Ne m'aime point du tout, ou n'aime rien que moi. (1637-57)
43. ↑ *Var.* Qui te rend si cruel que de me rejeter ? (1637-57)
44. ↑ *Var.* À quel prix que ce soit il me faut racheter. (1660)
-

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage^[1] ;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot et ne suit point mes pas^[2].

PHYLIS.

En quoi que désormais ma présence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité^[3],
Et suivant notre accord me laisse en liberté.

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE *sort de chez Angélique*^[4].

Tout est gagné, ma sœur : la belle m'est acquise ;
Jamais occasion ne se trouva mieux prise ;
Je possède Angélique.

CLÉANDRE.

Angélique ?

DORASTE.

Oui, tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,
Et qu'au sortir du bal, que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle^[5] ;
Dis-lui qu'il s'en console. Adieu : je vais pourvoir
À tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

PHYLIS^[6].

Ce soir j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place^[7].
Va-t'en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux ;

Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux yeux ;
Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompît mon frère.
Quelque fin que tu sois, tiens-toi pour affiné^[8].

SCÈNE III.

CLÉANDRE.

Ciel ! à tant de malheurs m'aviez-vous destiné ?
Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre
La peine soit pour nous, et les fruits pour un autre,
Et que notre artifice ait si mal succédé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé ?
Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable !
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend !
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole ;
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit :
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit ;
L'un et l'autre à la fois me perd, me désespère,
Et je puis épargner ou la sœur ou le frère !
Être sans Angélique, et sans ressentiment !
Avec si peu de cœur aimer si puissamment^[9] !

Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te
presse ?
Craignois-tu d'avouer une telle maîtresse ?
Et cachois-tu l'excès de ton affection
Par honte, par dépit, ou par discrétion^[10] ?
Pouvois-tu désirer occasion plus belle^[11]
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle ?
Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs intérêts, suis ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence,
Et sans ressentiment tu souffres cette offense !
Ton courage est muet, et ton bras endormi !
Pour être amant discret, tu paroïs lâche ami !
C'est trop abandonner ta renommée au blâme :
Il faut sauver d'un coup ton honneur et ta flamme,
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal ;
Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.
Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande^[12],
Et lui gagne Angélique, afin qu'il te la rende^[13].
Il faut...

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Eh bien, Cléandre, ai-je su t'obliger ?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger !
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Après ?

CLÉANDRE.

Après cela tu veux que je m'explique^[14] ?

ALIDOR.

Qu'en a-t-il obtenu ?

CLÉANDRE.

Par-delà son espoir :
Il l'épouse demain, lui donne bal ce soir^[15] ;
Juge, juge par là si mon mal est extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain ?

CLÉANDRE.

J'ai tout su de lui-même.

ALIDOR.

Que je serois heureux si je ne t'aimois point !
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point ^[16] ;
La prison d'Angélique auroit rompu la mienne.
Quelque empire sur moi que son visage obtienne,
Ma passion fût morte avec sa liberté ;
Et trop vain pour souffrir qu'en sa captivité
Les restes d'un rival m'eussent enchaîné l'âme ^[17],
Les feux de son hymen auroient éteint ma flamme.

Pour forcer sa colère à de si doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me suis-je point faits !
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil
farouche ^[18],
L'adorer dans le cœur, et l'outrager de bouche ;
J'ai souffert ce supplice, et me suis feint léger,
De honte et de dépit de ne pouvoir changer.
Et je vois, près du but où je voulois prétendre,
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !
À ces conditions mon bonheur me déplaît.
Je ne puis être heureux, si Cléandre ne l'est.
Ce que je t'ai promis ne peut être à personne ;
Il faut que je périsse, ou que je te le donne.
J'aurois trop de moyens de te garder ma foi ^[19] ;
Et malgré les destins Angélique est à toi.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moi le repos de ton âme^[20] ;
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flamme.
Sans que ton amitié fasse un second effort,
Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou la mort :
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poing il la gagne ou la rende.

ALIDOR.

Simple, par le chemin que tu penses tenir,
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.
La suite des duels ne fut jamais plaisante :
C'étoit ces jours passés ce que disoit Théante^[21].
Je veux prendre un moyen et plus court et plus
seur^[22],
Et sans aucun péril t'en rendre possesseur.
Va-t'en donc, et me laisse auprès de ta
maîtresse^[23]
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami...

ALIDOR.

Va-t'en, dis-je, et par tes compliments
Cesse de t'opposer à tes contentements ;

Désormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire^[24].
Adieu : puissé-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toi que toi pour mon amour !

ALIDOR, *seul*.

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine !
Déjà presque échappé, je rentre dans ma chaîne.
Il faut encore un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire^[25],
Qu'est-ce qu'à mes desseins un chemin tout
contraire ?
Allons-y toutefois, puisque je l'ai promis :
Et que la peine est douce à qui sert ses amis^[26].

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, *dans son cabinet*.

Quel malheur partout m'accompagne !
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dépens !

Que de pleurs en vain je répands,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je
gagne !
L'un m'est plus doux que l'autre, et j'ai moins de
tourment

Du crime d'Alidor que de son châtiment^[27].

Ce traître alluma donc ma flamme !
Je puis donc consentir à ces tristes accords !
Hélas ! par quelques vains efforts^[28]
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon âme,
J'y trouve seulement, afin de me punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE^[29].

Où viens-tu, déloyal ? avec quelle impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence ?
Qui te donne le front de surprendre mes
pleurs^[30] ?
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs ?
Et peux-tu conserver une âme assez hardie

Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?
Après que tu m'as fait un insolent aveu
De n'avoir plus pour moi ni de foi ni de feu,
Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable ?
Va, va, n'espère rien de tes submissions ^[31] ;
Porte-les à l'objet de tes affections ;
Ne me présente plus les traits qui m'ont déçue ;
N'attaque point mon cœur en me blessant la vue.
Penses-tu que je sois, après ton changement,
Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment ?
S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
Dis-moi, que viens-tu faire au lieu de ton
supplice ?
Garde un exil si cher à tes légèretés :
Je ne veux plus savoir de toi mes vérités.

Quoi ! tu ne me dis mot ! Crois-tu que ton silence
Puisse de tes discours réparer l'insolence ?
Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant ?
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant ?
Pour triompher de moi veux-tu, pour toutes armes,
Employer des soupirs et de muettes larmes ?
Sur notre amour passé c'est trop te confier ^[32] ;
Du moins dis quelque chose à te justifier ;
Demande le pardon que tes regards m'arrachent ;
Explique leurs discours, dis-moi ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux est foible ! et que leurs traits
puissants

Rendent des criminels aisément innocents !
Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse ;
Et de peur de me rendre, il faut quitter la place ^[33].

ALIDOR la retient comme elle veut s'en aller ^[34].

Quoi ! votre amour renaît, et vous m'abandonnez ^[35] !
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.

Je sais ce que j'ai fait, et qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de jouir de ma grâce ;
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez su
Que par un feint mépris votre amour fut déçu,
Que je vous fus fidèle en dépit de ma lettre ;
Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre ;
Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos
mouvements,

Et juger de vos feux par vos ressentiments.
Dites, quand je la vis entre vos mains remise,
Changeai-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?
Ma parole plus ferme et mon port assuré
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé ^[36] ?
Que Clarine vous die, à la première vue
Si jamais de mon change elle s'est aperçue.
Ce mauvais compliment flattoit mal ses appas ^[37] ;
Il vous faisoit outrage, et ne l'obligeoit pas ;
Et ses termes piquants, mal conçus pour lui plaire,
Au lieu de son amour, cherchoient votre colère.

ANGÉLIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret^[38] ;
En te montrant fidèle, il accroît mon regret :
Je perds moins, si je crois ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me sert de savoir que tes vœux sont
constants^[39] ?
Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temps ?

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner votre âme^[40] :
Préférez-moi Doraste, et devenez sa femme.
Je vous viens, par ma mort, en donner le pouvoir :
Moi vivant, votre foi ne le peut recevoir ;
Elle m'est engagée, et quoi que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.
Mais voici qui vous rend l'une et l'autre à la fois^[41].

ANGÉLIQUE.

Ah ! ce cruel discours me réduit aux abois.
Ma colère a rendu ma perte inévitable^[42],
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer^[43] ;
Que puis-je à de tels maux appliquer pour
remède ?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux âmes qu'il possède.
Si vous m'aimez encor, vous saurez dès ce soir
Rompre les noirs effets d'un juste désespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre,
Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.
Mettez-vous en ma mort votre contentement ?

ANGÉLIQUE.

Non, mais que dira-t-on d'un tel emportement^[44] ?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?
Il y va de votre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira !
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira :
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de votre peu d'amour ;
Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.

Retiens ce coup fatal ; me voilà résolue :
Use sur tout mon cœur de puissance absolue^[45] :
Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout commander ;
Et contre nos malheurs j'ose tout hasarder^[46].
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse ;
Mon honneur seulement te demande une grâce :
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite et ton dessein ;
Que mes parents surpris trouvent ici ce gage,
Qui les rende assurés d'un heureux mariage,
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
Ma faute en sera moindre, et mon trop de
constance^[47]
Paroîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin par ce dessein vous me ressuscitez^[48] :
Agissez pleinement dessus mes volontés.
J'avais pour votre honneur la même inquiétude,
Et ne pourrois d'ailleurs qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moi votre flamme résout,
Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
Donnez-moi ; sur-le-champ je vous veux satisfaire.

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se diffère.
Je manque ici de tout, et j'ai le cœur transi^[49]
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.
Mon dessein généreux fait naître cette crainte ;
Depuis qu'il est formé, j'en ai senti l'atteinte.
Quitte-moi, je te prie, et coule-toi sans bruit^[50].

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu, jusqu'à minuit.

ANGÉLIQUE.

(Alidor s'en va, et Angélique continue^[51].)
Que promets-tu, pauvre aveuglée ?
À quoi t'engage ici ta folle passion ?
Et de quelle indiscretion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée ?
Tu cours à ta ruine, et vas tout hasarder
Sur la foi d'un amant qui n'en sauroit garder^[52].

Je me trompe, il n'est point volage ;
J'ai vu sa fermeté, j'en ai cru ses soupirs ;
Et si je flatte mes desirs,
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
Me manquât-il de foi, je la lui dois garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hasarder.

ALIDOR, sortant de la porte d'Angélique, et repassant sur le théâtre.

Cléandre, elle est à toi ; j'ai fléchi son courage.
Que ne peut l'artifice, et le fard du langage ?
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis ?

SCÈNE VII.

PHYLIS.

Alidor à mes yeux sort de chez Angélique^[53],
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique ;
Et même, à son visage, il semble assez content.
Auroit-il regagné cet esprit inconstant ?
Oh ! qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois en moins d'une heure eût changé de
courage !
Que mon frère en tiendrait, s'ils s'étoient mis
d'accord^[54] !
Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.
Ce soir, je sonderai les secrets de son âme ;
Et si son entretien ne me trahit sa flamme,
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions,
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

SCÈNE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoi ! Lysis, ta retraite est de peu de durée !

LYSIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée ;
Mais vous voyant ici sans frère et sans amant...

PHYLIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle ?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne sais quoi me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection :
Elle en auroit fort peu de satisfaction.

LYSIS.

Cependant sans parler il faut que je soupire^[55] ?

PHYLIS.

Réserve pour le bal ce que tu me veux dire.

LYSIS.

Le bal, où le tient-on ?

PHYLIS.

LYSIS.

Il suffit ;

De votre bon avis je ferai mon profit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

1. ↑ *Var.* Qui reçoit tout le monde avec même visage. (1648)
2. ↑ *Var.* Vu qu'il ne me dit mot et ne suit point mes pas. (1637-57)
3. ↑ L'édition de 1682 donne seule *fidélité*, pour *civilité* : c'est une faute évidente, que Thomas Corneille s'est gardé de reproduire en 1692.
4. ↑ *Var.* **DORASTE**, *sortant de chez Angélique*. (1637-60)
5. ↑ *Var.* Demain un sacré nœud me joint à cette belle ;
Dis-lui qu'il se console. Adieu : je vais pourvoir
À tout ce qu'il faudra préparer pour ce soir.
PHYL. Nous voilà donc de bal ! Dieu nous fera la grâce. (1637-57)
6. ↑ On lit ici dans l'édition de 1692 : **PHYLIS**, à *Cléandre*, indication qui n'est point inutile.
7. ↑ *Var.* D'en trouver là cinquante à qui donner la place. (1637)
8. ↑ *Affiné*, trompé, dupé. Voyez tome I, p. 190, note 3.

9. ↑ *Var.* [Avec si peu de cœur aimer si puissamment !]
 Que faisiez-vous, mes bras ? que faisiez-vous, ma lame ?
 N'osiez-vous mettre au jour les secrets de mon âme ?
 N'osiez-vous leur montrer ce qu'ils m'ont fait de mal ?
 N'osiez-vous découvrir à Doraste un rival ?
 [Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse ?]
 Craignois-tu de rougir d'une telle maîtresse ? (1637-57)
10. ↑ *Var.* Par honte, par respect, ou par discrétion ? (1637)
11. ↑ *Var.* Avec quelque raison ou quelque violence,
 Que l'un de ces motifs t'obligeât au silence,
 Pour faire à ce rival sentir quel est ton bras,
 L'intérêt d'un ami ne suffisoit-il pas ?
 Pouvois-tu desirer d'occasion plus belle. (1637-57)
12. ↑ Ce vers se retrouve, à un mot près, dans *le Cid*, acte III, scène III :
 Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne.
13. ↑ *Var.* [Et lui gagne Angélique, afin qu'il te la rende.]
 Veux-tu pour le défendre une plus douce loi ?
 Si tu combats pour lui, les fruits en sont pour toi.
 J'y suis tout résolu, Doraste, il la faut rendre ;
 Tu sauras ce que c'est de supplanter Cléandre :
 Tout l'univers armé pour te la conserver
 De mes jaloux efforts ne te pourroit sauver.
 Qu'est-ce-ci, ma fureur ? est-il temps de paroître ?
 Quand tu manques d'objets, tu commences à naître :
 C'étoit, c'étoit tantôt qu'il falloit t'exciter,
 C'étoit, c'étoit tantôt qu'il falloit m'emporter.
 Puisque, un rival présent, trop foible, tu recules,
 Tes mouvements tardifs deviennent ridicules,
 Et quoi qu'à ces transports promette ma valeur,
 À peine les effets préviendront mon malheur.
 Pour rompre en honnête homme un hymen si funeste,
 Je n'ai plus désormais qu'un peu de jour qui reste ;
 Autrement il me faut affronter ce rival,
 Au péril de cent morts, au milieu de son bal :
 Aucune occasion ailleurs ne m'est offerte ;
 Il lui faut tout quitter, ou me perdre en sa perte.
 [Il faut...] (1637-57)
14. ↑ *Var.* Après cela veux-tu que je m'explique ? (1637-57)
15. ↑ *Var.* Si bien qu'après le bal qu'il lui donne ce soir,
 Leur hymen accompli rend mon malheur extrême. (1637-57)
16. ↑ *Var.* Cet hymen auroit mis mon bonheur à son point (*a*). (1637-57)

(a) L'édition de 1682 porte, par erreur sans doute : « à ce point. »

17. ↑ *Var.* Les restes d'un rival eussent fait mon servage,
Elle eût perdu mon cœur avec son pucelage. (1637 et 44)
Var. Les restes d'un rival captivassent mon âme,
Elle eût perdu mon cœur en devenant sa femme. (1648)
18. ↑ *Var.* Me feindre tout de glace, et n'être que de flamme,
La mépriser de bouche et l'adorer dans l'âme. (1637-57)
19. ↑ *Var.* J'aurai trop de moyens à te garder ma foi. (1637,44 et 52-57)
20. ↑ *Var.* Ne trouble point, ami, ton repos pour mon aise :
Crois-tu qu'à tes dépens aucun bonheur me plaise ? (1637-57)
21. ↑ Allusion à ces vers de *la Suivante* (649-652, p. 160) :
Le duel est fâcheux, et quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.

Les poètes dramatiques du dix-septième siècle aimaient à placer ainsi dans la bouche de leurs personnages des allusions à leurs ouvrages antérieurs. Molière dit dans le *Misanthrope* (acte I, sc. 1) :

Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous même soin nourris,
Les deux frères que peint *l'École des maris*.

22. ↑ *Var.* Il faut prendre un chemin et plus court et plus seur (a) :
Je veux sans coup férir t'en rendre possesseur. (1637)
Var. Je veux prendre un chemin et plus court et plus seur. (1644-60)

(a) Peut-être cette prononciation était-elle en usage lorsque la pièce fut représentée pour la première fois, mais elle était certainement abandonnée lorsque Corneille publiait les dernières éditions de son théâtre.

23. ↑ *Var.* Va-t'en donc, et me laisse auprès de cette belle
Employer le pouvoir qui me reste sur elle. (1637-57)
24. ↑ *Var.* Je te vais donc laisser ma fortune à conduire. (1635-57)
25. ↑ *Var.* Mais reprendre un amour dont je me veux défaire. (1637-57)
26. ↑ *Var.* Toute peine est fort douce à qui sert ses amis (b). (1637-57)

(b) Voyez la fin de *l'Examen*, [p. 223](#).

27. ↑ *Var.* Du forfait d'Alidor que de son châtiment. (1637-57)
28. ↑ *Var.* Et par quelques puissants efforts
Que de tous sens je tourne et retourne mon âme. (1637-57)
Var. Hélas ! par quelques pleins efforts. (1660-68)

29. ↑ *Var. ANGÉLIQUE, voyant Alidor entrer en son cabinet. (1637)*
30. ↑ *Var. Ton plaisir dépend-il d'avoir vu mes douleurs ?
Qui te fait si hardi de surprendre mes pleurs ?
Est-il dit que tes yeux te mettront hors de doute,
Et t'apprendront combien ta trahison me coûte ?
Après qu'effrontément ton aveu m'a fait voir
Qu'Angélique sur toi n'eut jamais de pouvoir,
[Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable.] (1637-57)*
31. ↑ *Var. Va, va, n'espère rien de ces submissions. (1637-48)
Var. Va, va, n'espère rien de ses submissions. (1652-57)*
32. ↑ *Var. Sur notre amour passé c'est à trop te fier. (1637)
Var. Sur notre amour passé c'est là trop te fier. (1644-57)*
33. ↑ *Var. Comme vaincue il faut que je quitte la place. (1637-57)*
34. ↑ *Var. Elle veut sortir du cabinet, mais Alidor la retient. (1637, en marge.) — ALIDOR, la retenant. (1644-60)*
35. ↑ *Var. Ma chère âme, mon tout, quoi ! vous m'abandonnez ! (1637-57)*
36. ↑ *Var. Ne vous montrait-il pas un esprit préparé ? (1652-57)*
37. ↑ *Var. Aussi mon compliment flattoit mal ses appas :
Il vous offensoit bien, mais ne l'obligeoit pas. (1637-57)*
38. ↑ *Var. Cesse de m'éclaircir dessus un tel secret. (1637-57)*
39. ↑ *Var. Que me sert de savoir si tes vœux sont constants ? (1637-57)*
40. ↑ *Var. Aussi ne viens-je pas pour regagner votre âme. (1637-57)*
41. ↑ *Var. Mais voici qui vous rend l'un et l'autre à la fois. (1652-60)*
42. ↑ *Var. Dans ma prompte vengeance à jamais misérable,
Que je déteste en vain ma faute irréparable ! (1637-57)*
43. ↑ *Var. C'est demain qu'on nous doit pour jamais séparer :
En ce piteux état que veux-tu que je fasse ?
ALID. Ah ! ce discours ne part que d'un cœur tout de glace
Non, non, résolvez-vous : il vous faut à ce soir
Montrer votre courage, ou moi mon désespoir. (1637-57)*
44. ↑ *Var. Non, mais que dira-t-on d'un tel enlèvement ? (1637-57)*
45. ↑ *Var. Dessus mes volontés ta puissance absolue
Peut disposer de moi, peut tout me commander.
Mon honneur, en tes mains prêt à se hasarder,
Par un trait si hardi quelque tort qu'il se fasse,
Y consent toutefois, et ne veut qu'une grâce :
[Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main]
Justifient aux miens ma fuite et ton dessein ;
Qu'ils puissent, me cherchant, trouver ici ce gage,
Qui les rende assurés de notre mariage ;*

Que la sincérité de ton intention

Conserve, mise au jour, ma réputation. (1637-57)

46. ↑ *Var.* Pour vaincre nos malheurs j'ose tout hasarder. (1660)

47. ↑ *Var.* Ma faute en sera moindre, et hors de l'impudence. (1637-60)

48. ↑ *Var.* Ma reine, enfin par là vous me ressuscitez. (1637-57)

49. ↑ *Var.* Je manque ici de tout, et j'ai peur, mon souci,
Que quelqu'un par malheur ne te surprenne ici. (1637-57)

50. ↑ *Var.* Va, quitte-moi, ma vie, et te coule sans bruit.

ALID. Adieu donc, ma chère âme. ANG. Adieu, jusqu'à minuit. (1637-57)

51. ↑ *Var.* **ANGÉLIQUE**, *seule en son cabinet*. (1637, en marge.)

52. ↑ *Var.* Sur la foi de celui qui n'en sauroit garder. (1637-57)

53. ↑ *Var.* D'où provient qu'Alidor sort de chez Angélique ?

Auroit-il avec elle encor quelque pratique ?

Son visage n'a rien que d'un homme content. (1637-57)

54. ↑ *Var.* Que mon frère en tiendrait, s'ils étoient mis d'accord ! (1657)

55. ↑ *Var.* Puisque vous le voulez, adieu, je me retire. (1637-57)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIDOR, CLÉANDRE, TROUPE D'ARMÉS^[1].

ALIDOR.

(L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers^[2] à Cléandre ; et l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.)

Attends, sans faire bruit, que je t'en avertisse^[3].
Enfin la nuit s'avance, et son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attends
Pour rendre heureux Cléandre, et mes desirs contents.
Mon cœur, las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien :
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le lui donner qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroîtra lâche et plein de trahison^[4] ;
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.

Je veux bien à ce prix avoir l'âme traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que lui fais-je, après tout, qu'elle n'ait mérité,
Pour avoir malgré moi fait ma captivité ?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude :
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein, comme elle a fait le mien,
Qu'user de mon pouvoir, comme elle a fait du sien,
Et ne lui pas laisser un si grand avantage
De suivre son humeur, et forcer mon courage.
Le forcer ! mais, hélas ! que mon consentement
Par un si doux effort fut surpris aisément !
Quel excès de plaisirs goûta mon imprudence
Avant que réfléchir sur cette violence^[5] !
Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds ?
Et qu'il m'est cher vendu de connaître mes fers !
Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la possède !
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède^[6] !
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection :
Fais ce beau coup pour toi ; suis l'ardeur qui te
presse.
Mais trahir ton ami ! mais trahir ta maîtresse^[7] !

Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sais qui des deux, ou servir, ou trahir.

Quoi ! je balance encor, je m'arrête, je doute^[8] !
Mes résolutions, qui vous met en déroute ?
Revenez, mes desseins, et ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle^[9] ;
Cléandre, elle est à toi, nous sommes deux contre elle.

Ma liberté conspire avecque tes ardeurs ;
Les miennes désormais vont tourner en froideurs ;
Et lassé de souffrir un si rude servage,
J'ai l'esprit assez fort pour combattre un visage.
Ce coup n'est qu'un effet de générosité,
Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.

Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paroître !
Fuis, petit insolent, je veux être le maître :
Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moi,
En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loi.
Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée
Que d'une volonté franche et déterminée,
Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais^[10]
M'en sera redevable, et non à ses attraits ;
Et ma flamme...

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

Alidor !

ALIDOR.

Qui m'appelle ?

CLÉANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop tôt [\[11\]](#).

CLÉANDRE.

Je me lasse d'attendre.

ALIDOR.

Laisse-moi, cher ami, le soin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra sortir.

CLÉANDRE.

Minuit vient de sonner, et par expérience,
Tu sais comme l'amour est plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup :
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle maîtresse,
Sitôt que j'aurai pu lui rendre ta promesse :
Sans lumière, et d'ailleurs s'assurant en ma foi,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Après, achève seul ; je ne puis sans supplice,
Forcer ici mon bras à te faire service^[12] ;
Et mon reste d'amour, en cet enlèvement,
Ne peut contribuer que mon consentement.

CLÉANDRE.

Ami, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cléandre, encore un mot : pour de pareils
exploits^[13]
Nous nous ressemblons mal et de taille et de voix ;
Angélique soudain pourra te reconnoître ;
Regarde après ses cris si tu serois le maître.

CLÉANDRE.

Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami, séparons-nous, je pense l’entrevoir.

CLÉANDRE.

Adieu. Fais promptement.

SCÈNE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que la nuit est obscure ^[14] !

Alidor n’est pas loin, j’entends quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d’être connu, je défends à mes gens
De paroître en ces lieux avant qu’il en soit temps.
Tenez.

(Il lui donne la promesse de Cléandre.)

ANGÉLIQUE.

Je prends sans lire ; et ta foi m'est si claire,
Que je la prends bien moins pour moi que pour mon
père ;
Je la porte à ma chambre : épargnons les discours ;
Fais avancer tes gens, et dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

Lorsque de son honneur je lui rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance :
Mais puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
À tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

SCÈNE IV.

PHYLIS.

Angélique ! C'est fait, mon frère en a dans l'aile.
La voyant échapper, je courois après elle ;
Mais un maudit galant m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angélique à son aise a su gagner la porte.
Sa perte est assurée, et le traître Alidor ^[15]

La posséda jadis, et la possède encor.
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente ?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente^[16] ;
Le cœur me le disoit, le voyant en sortir,
Et mon frère dès lors se devoit avertir.
Je te trahis, mon frère, et par ma négligence,
Étant sans y penser de leur intelligence...

(Alidor paroît avec Cléandre accompagné d'une troupe ; et après lui avoir montré Phylis, qu'il croit être Angélique, il se retire en un coin du théâtre, et Cléandre enlève Phylis, et lui met d'abord la main sur la bouche.)

SCÈNE V.

ALIDOR.

On l'enlève, et mon cœur, surpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche secret ;
Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle !
Parmi mes trahisons il veut être fidèle ;
Je le sens, malgré moi de nouveaux feux épris^[17],
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Désavouer mon crime, et pour mieux s'en
défendre,

Me demander son bien, que je cède à Cléandre.
Hélas ! qui me prescrit cette brutale loi
De payer tant d'amour avec si peu de foi ?
Qu'envers cette beauté ma flamme est inhumaine !
Si mon feu la trahit, que lui feroit ma haine ?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité^[18].
Écoute ses soupirs, considère ses larmes,
Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes^[19] ;
Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appui^[20],
Pourra faire pour toi ce que tu fais pour lui.
Mais mon esprit s'égare, et quoi qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor, de nuit plus faible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée !
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée !
Suis-je encore Alidor après ces sentiments ?
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvements ?
Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
Qui penses triompher d'un cœur mélancolique^[21] !
Téméraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels appas, qui ne m'ont pu séduire,
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont su produire ?
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé,
Ne me présume pas tout à fait succombé^[22] :
Je sais trop maintenir ce que je me propose,

Et souverain sur moi, rien que moi n'en dispose.
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet :
De nouveau, j'y consens, et prêt à l'entreprendre...

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre,
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,
Et qu'un peu de lumière en effaçoit la nuit :
Je n'osais avancer, de peur d'être aperçue^[23].
Allons, tout est-il prêt ? Personne ne m'a vue :
De grâce, dépêchons, c'est trop perdre de temps,
Et les moments ici nous sont trop importants ;
Fuyons vite, et craignons les yeux d'un
domestique.
Quoi ! tu ne réponds point à la voix d'Angélique ?

ALIDOR.

Angélique ! mes gens vous viennent d'enlever ;
Qui vous a fait sitôt de leurs mains vous sauver ?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,

Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flamme ?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moi ?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent vue ou saisie !
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit^[24],
Je l'ai vu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit ;
Et quelque autre sans doute, après moi descendue,
Se trouve entre les mains dont j'étois attendue.
Mais, ingrat, pour toi seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux !
Pour marque d'un amour que je croyois extrême^[25],
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même !
Je suis donc un larcin indigne de tes mains^[26] ?

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,
À peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour ôter tout soupçon et tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruse !

ALIDOR.

Ajoutez et vaine, et sans adresse,
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGÉLIQUE.

Quel étoit donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit^[27]
Que les premiers soupçons auront bientôt produit,
Et d'un autre côté me jetant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGÉLIQUE, *en pleurant*^[28].

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris ?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, et confus, et surpris,
Je vois tous mes desseins succéder à ma honte ;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce

méconte^[29] :
Permettez...

ANGÉLIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu ?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont
eu,
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice !
L'hymen (ah, ce mot seul me réduit aux abois^[30] !)
D'un amant odieux me va soumettre aux lois ;
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !
De l'erreur de tes gens je me verrai punie !

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil désespoir^[31] !
Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir.
J'en ai manqué le coup ; et, ce que je regrette,
Mon carrosse est parti, mes gens ont fait retraite.
À Paris, et de nuit, une telle beauté,
Suivant un homme seul, est mal en sûreté :
Doraste, ou par malheur quelque rencontre pire^[32],
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire :
Évitons ces périls en différant d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Tu manques de courage aussi bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir par ta bizarrerie ^[33]
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant !) n'ose me posséder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder ?
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée ^[34] ?
Peut-être le désordre et la confusion
Qui naîtront dans le bal de cette occasion
Le remettront pour vous ; et l'autre nuit, je jure...

ANGÉLIQUE.

Que tu seras encore ou timide ou parjure.
Quand tu m'as résolue à tes intentions,
Lâche, t'ai-je opposé tant de précautions ^[35] ?
Tu m'adores, dis-tu ? tu le fais bien paroître,
Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoi qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y résous ;
Et malgré ces périls... Mais on ouvre la porte :
C'est Doraste qui sort, et nous suit à main-forte.

*(Alidor s'échappe et Angélique le veut suivre ; mais
Doraste l'arrête.)*

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, DORASTE, LYCANTE,
TROUPE D'AMIS.

DORASTE.

Quoi ! ne m'attendre pas ? c'est trop me
dédaigner ;
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner ;
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage
Que pour vous préparer à notre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne serez jamais assez tôt de retour ;
Vous vous éloignez trop, vu que l'heure nous presse.
Infidèle ! est-ce là me tenir ta promesse ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, c'est te trahir. Penses-tu que mon feu
D'un généreux dessein te fasse un désaveu ?
Je t'acquis par dépit, et perdrais avec joie.
Mon désespoir à tous m'abandonnoit en proie,

Et lorsque d'Alidor je me vis outrager,
Je fis armes de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hasard, je t'acceptai de rage ;
Je te donnai son bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon courroux jetoit un faux appas ^[36] ;
Je le nommois sa peine, et c'étoit mon trépas :
Je prenois pour vengeance une telle injustice,
Et dessous ses couleurs j'adorois mon supplice.
Aveugle que j'étois ! mon peu de jugement
Ne se laissoit guider qu'à mon ressentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que son âme,
En feignant un mépris, n'avoit pas moins de flamme.
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux ;
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu suivais Alidor !

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée ;
Mais si...

DORASTE.

Tu le suivais !

ANGÉLIQUE.

Oui : fais tous tes efforts ;
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtresse,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse ?
Est-elle de sa main, parjure ? De bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce premier vainqueur ;
Mais suivre un inconnu ! me quitter pour Cléandre !

ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre !

DORASTE.

J'ai tort ; je tâche à te surprendre.
Vois ce qu'en te cherchant m'a donné le hasard ;
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ :
C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé sur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.
Lis, mais ne rougis point, et me soutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

BILLET DE CLÉANDRE À ANGÉLIQUE [\[37\]](#).

*Angélique, reçois ce gage
De la foi que je te promets,
Qu'un prompt et sacré mariage
Unira nos jours désormais.
Quittons ces lieux, chère maîtresse ;
Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur ;
Mais laisse aux tiens cette promesse
Pour sûreté de ton honneur,
Afin qu'ils en puissent apprendre
Que tu suis ton mari lorsque tu suis Cléandre.*

CLÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

Que je suis mon mari lorsque je suis Cléandre ?
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur.
Je vois la trahison, et doute de l'auteur.
Mais, pour m'en éclaircir, ce billet doit
suffire^[38] ;
Je le pris d'Alidor, et le pris sans le lire ;
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.
Le traître ! J'étois donc destinée à Cléandre !
Hélas ! Mais qu'à propos le ciel l'a fait
méprendre,
Et ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ses
mains^[39] !

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie ?

ANGÉLIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie ^[40],
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la
nuit...

DORASTE.

C'en est assez, mes yeux du reste m'ont instruit :
Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée ;
Après toi de la salle elle s'est dérobée.
J'arrête une maîtresse, et je perds une sœur ;
Mais allons promptement après le ravisseur.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

Dure condition de mon malheur extrême !
Si j'aime, on me trahit ; je trahis, si l'on m'aime.
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moi ?
Nous manquons l'un et l'autre également de foi.
Si j'ose l'appeler lâche, traître, parjure,

Ma rougeur aussitôt prendra part à l'injure ;
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits
Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale ?
L'amour m'a fait trahir (qui n'en trahiroit pas ?),
Et la trahison seule a pour lui des appas.
Son crime est sans excuse, et le mien pardonnable :
Il est deux fois, que dis-je ? il est le seul
coupable^[41] ;
Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait qu'obéir ;
Il me trahit lui-même, et me force à trahir.

Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au
monde^[42],
Si ton ardeur sincère et ton peu de beauté
N'ont pu te garantir d'une déloyauté ?
Doraste tient ta foi ; mais si ta perfidie
A jusqu'à te quitter son âme refroidie,
Suis, suis dorénavant de plus saines raisons,
Et sans plus t'exposer à tant de trahisons^[43],
Puisque de ton amour on fait si peu de conte,
Va cacher dans un cloître et tes pleurs et ta honte^[44].

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

1. ↑ Au participe ARMÉS, employé substantivement, Thomas Corneille a substitué, dans l'édition de 1692 : HOMMES ARMÉS.
2. ↑ *Var. Il dit ce vers*, etc. (1637, en marge.) — Dans cette édition, les mots : *L'acte est dans la nuit*, se trouvent placés plus haut, en regard du

titre : ACTE IV.

3. ↑ *Var.* Attends là de pied coi que je t'en avertisse. (1637-57)
4. ↑ *Var.* Ce trait est un peu lâche, et sent sa trahison. (1637-57)
Var. Ce trait peut sembler lâche et plein de trahison. (1660)
5. ↑ *Var.* Avant que s'aviser de cette violence ! (1637-57)
6. ↑ *Var.* Peux-tu bien l'exposer à des maux sans remède,
À de vains repentirs, d'inutiles regrets,
De stériles remords et des bourreaux secrets,
Cependant qu'un ami, par tes lâches menées,
Cueillira les faveurs qu'elle t'a destinées ?
Ne frustre point l'effet de ton intention (a). (1637-57)
(a) Ce dernier vers ne se trouve que dans l'édition de 1637. Dans les impressions de 1644-57, on lit, comme dans notre texte :
Ne romps point les effets de son intention.
7. ↑ *Var.* [Mais trahir ton ami ! mais trahir ta maîtresse !]
Jamais fut-il mortel si malheureux que toi ?
De tous les deux côtés il y va de ta foi.
À qui la tiendras-tu ? Mon esprit en déroute
Sur le plus fort des deux ne peut sortir de doute.
[Je n'en veux obliger pas un à me haïr.] (1637-57)
8. ↑ *Var.* Mais que mon jugement s'enveloppe de nues !
Mes résolutions, qu'êtes-vous devenues ? (1637-57)
Var. Quoi ! je hésite encor, je balance, je doute ! (1660)
9. ↑ *Var.* Cléandre, elle est à toi : dedans cette querelle,
Angélique le perd ; nous sommes deux contre elle. (1635-57)
10. ↑ *Var.* Et celle qu'en ce cas je nommerai mon mieux,
M'en sera redevable, et non pas à ses yeux. (1637-57)
11. ↑ *Var.* Qui te fait avancer ? (1637-57)
12. ↑ *Var.* Forcer ici mes bras à te faire service. (1637-63)
13. ↑ *Var.* Encore un mot, Cléandre, et qui t'importe fort :
Ta taille avec la mienne a si peu de rapport,
Qu'Angélique soudain te pourra reconnoître. (1637-57)
14. ↑ *Var.* ANG. St. ANG. Je l'entends, c'est elle.
ANG. Alidor, es-tu là ? ANG. Je suis à vous, ma belle.
[De peur d'être connu, je défends à mes gens.] (1637-57)
15. ↑ *Var.* Sa perte est assurée, et ce traître Alidor. (1637-57)
16. ↑ *Var.* Il n'en faut point parler, sa perte est évidente. (1654)
17. ↑ *Var.* Je le sens refuser sa franchise à ce prix ;
[Je le sens, malgré moi de nouveaux feux épris.] (1637-57)
18. ↑ *Var.* Ne la va point jeter ton infidélité. (1637-57)

19. ↑ *Var.* Et laisse-toi gagner à de si fortes armes. (1637)
Var. Et te laisse enfin vaincre à de si fortes armes. (1644-57)
20. ↑ *Var.* Cours après elle, et vois si Cléandre aujourd'hui. (1637-57)
21. ↑ *Var.* Qui pensez triompher d'un cœur mélancolique. (1637, 44 et 52-60)
22. ↑ *Var.* Ne me présume pas encore succombé. (1637-57)
23. ↑ *Var.* Je n'osois m'avancer, de peur d'être aperçue. (1637-57)
24. ↑ *Var.* Autant que m'ont permis les ombres de la nuit. (1637-57)
25. ↑ *Var.* La belle preuve, hélas ! de ton amour extrême,
 De remettre ce coup à d'autres qu'à toi-même !
 J'étois donc un larcin indigne de tes mains ? (1637-57)
26. ↑ *Var.* Et je suis un larcin indigne de tes mains ! (1660-64)
27. ↑ *Var.* Quel étoit donc le but de ton intention ?
 ALID. D'attendre ici le coup de leur émotion. (1637-57)
28. ↑ Cette indication manque dans l'édition de 1663.
29. ↑ *Var.* Permettez-moi d'aller mettre ordre à ce méconte (a).
 ANG. Cependant, misérable, à qui me laisses-tu ? (1637-57)
 (a) *Conte, compte.* C'est l'orthographe constante de Corneille. Nous la conservons à la rime.
30. ↑ *Var.* L'hymen (ah ! ce penser déjà me fait mourir !)
 Me va joindre à Doraste, et tu le peux souffrir !
 Tu me peux exposer à cette tyrannie ! (1637-57)
31. ↑ *Var.* Jugez mieux de ma flamme, et songez, mon espoir,
 Qu'un tel enlèvement n'est plus en mon pouvoir. (1637-57)
32. ↑ *Var.* Doraste, ou par malheur quelque pire surprise
 De ces coureurs de nuit me feroit lâcher prise :
 De grâce, mon souci, passons encore un jour. (1637-57)
33. ↑ *Var.* Et tu me fais trop voir par cette rêverie. (1637-57)
34. ↑ *Var.* Différer le malheur de ce triste hyménée. (1637-57)
35. ↑ *Var.* Ingrat, t'ai-je opposé tant de précautions ?
 Tu m'aimes, ce dis-tu ? tu le fais bien paroître,
 Remettant mon bonheur ainsi sur un peut-être.
 ALID. Encor que mon amour appréhende pour vous,
 Puisque vous le voulez, eh bien ! je m'y résous :
 Fuyons, hasardons tout. Mais on ouvre la porte. (1637-57)
36. ↑ *Var.* Ce change à mon dépit jetoit un faux appas (a). (1637-57)
 (a) Corneille ne distingue pas par l'orthographe *appât* (appâts) et *appas*, dont nous faisons deux mots. Il écrit *appas'dans tous les sens, tant au singulier qu'au pluriel.*
37. ↑ En marge, dans l'édition de 1637 : *Angélique lit.*

38. ↑ *Var.* Toutefois ce papier suffit pour m'en instruire ;
Je le pris d'Alidor, mais je le pris sans lire. (1637-57)
39. ↑ *Var.* Met au lieu d'Angélique un autre entre ses mains (a). (1648-57)
(a) Il y a ailleurs un semblable emploi du masculin.
40. ↑ *Var.* [J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie,]
Et quelle qu'elle soit... DOR. Il suffit, n'en dis plus ;
Après ce que j'ai vu, j'en sais trop là-dessus :
[Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée.] (1637-57)
41. ↑ *Var.* Il est deux fois, que dis-je ? il est seul le coupable. (1657)
42. ↑ *Var.* Que peux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton amour fidèle et ton peu de beauté. (1637-57)
43. ↑ *Var.* Et ne t'expose plus à tant de trahisons,
Et tant qu'on ait pu voir la fin de ce méconte. (1637-57)
44. ↑ *Var.* Va cacher dans ta chambre et tes pleurs et ta honte. (1633-60)
-

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

Accordez-moi ma grâce avant qu’entrer chez vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d’un bien commun à tous ?
Craignez-vous qu’à vos feux ma flamme ne
réponde ?

Et puis-je vous haïr, si j’aime tout le monde ^[1] ?

CLÉANDRE.

Votre bel esprit raille, et pour moi seul cruel,
Du rang de vos amants sépare un criminel :
Toutefois mon amour n’est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans
crime.

Soyez, quoi qu’il en soit, d’un naturel plus doux :

L'amour a pris le soin de me punir pour vous ;
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes^[2]
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après votre beauté sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais vu dessein plus renversé ?
Quand j'ai la force en main, je me trouve forcé ;
Je crois prendre une fille, et suis pris par une
autre^[3] ;
J'ai tout pouvoir sur vous, et me remets au vôtre ;
Angélique me perd, quand je crois l'acquérir ;
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
Dans un enlèvement je hais la violence ;
Je suis respectueux après cette insolence ;
Je commets un forfait, et n'en saurois user ;
Je ne suis criminel que pour m'en accuser.
Je m'expose à ma peine, et négligeant ma fuite^[4],
Aux vôtres offensés j'épargne la poursuite^[5].
Ce que j'ai pu ravir, je viens le demander ;
Et pour vous devoir tout, je veux tout hasarder.

PHYLIS.

Vous ne me devrez rien, du moins si j'en suis crue^[6] ;
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vue,
Si votre propre cœur soupire après ma main,
Vous courez grand hasard de soupirer en vain.

Toutefois, après tout, mon humeur est si bonne
Que je ne puis jamais désespérer personne.
Sachez que mes desirs, toujours indifférents,
Iront sans résistance au gré de mes parents ;
Leur choix sera le mien : c'est vous parler sans
feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte ;
Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux^[7] ?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parents sont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cet espoir...

PHYLIS.

C'est assez vous en dire^[8].

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

Cléandre a-t-il enfin ce que son cœur desire ?
Et ses amours, changés par un heureux hasard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part ?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vue en un mépris extrême,
Et maintenant, ami, c'est encore elle-même :
Son orgueil se redouble étant en liberté,
Et devient plus hardi d'agir en sûreté.
J'espère toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous lui rendrez conte.
Je vais voir mes parents, que ce coup de malheur
À mon occasion accable de douleur.
Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR, *retenant Cléandre qui la veut suivre* ^[9].

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer.
Va voir ton Angélique, et la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne ^[10].

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLÉANDRE.

Doraste tient sa foi ;
Tu possèdes son cœur : qu'auroit-elle pour moi ?
Quelques ^[11] charmants appas qui soient sur son
visage,
Je n'y saurois avoir qu'un fort mauvais partage :
Peut-être elle croiroit qu'il lui seroit permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis ;
Il vaut mieux que ma flamme à son tour te la cède ^[12].
Mais, derechef, adieu.

SCÈNE III.

ALIDOR.

Ainsi tout me succède^[13] ;
Ses plus ardents desirs se règlent sur mes vœux :
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux.
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire ;
Quand je l'aime, elle cesse aussitôt de lui plaire.
Mon cœur prêt à guérir, le sien se trouve atteint ;
Et mon feu rallumé, le sien se trouve éteint :
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime ;
Et sans être rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en est fait, Angélique, et je ne saurois plus
Rendre contre tes yeux des combats superflus.
De ton affection cette preuve dernière
Reprend sur tous mes sens une puissance entière.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour^[14] :
Que j'eus de perfidie, et que je vis d'amour !
Quand je sus que Cléandre avoit manqué sa proie,
Que j'en eus de regret, et que j'en ai de joie !
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chérissais ;
Et ton ardeur croissoit plus je te trahissois.
Aussi j'en fus honteux, et confus dans mon âme,
La honte et le remords rallumèrent ma flamme.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins
divers !
Et que malaisément on rompt de si beaux fers !
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau
visage ;

En vain, à son pouvoir refusant son courage,
On veut éteindre un feu par ses yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé :
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force ;
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flatte ;
Le grand soin que j'en eus partoît d'une âme ingrate,
Et mes desseins, d'accord avecque mes desirs,
À servir Angélique ont mis tous mes plaisirs^[15].
Mais, hélas ! ma raison est-elle assez hardie
Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie ?
Quelque secret instinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal^[16] ?
Que de mes trahisons elle seroit vengée,
Si, comme mon humeur, la sienne étoit changée !
Mais qui la changeroit, puisqu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor ?
Que dis-je, malheureux ? ah ! c'est trop me
méprendre^[17],
Elle en a trop appris du billet de Cléandre :
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit.
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire ;
Et si le ciel vengeur contre moi ne conspire^[18],
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lu.
Entrons, quoi qu'il en soit, d'un esprit résolu^[19] ;

Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime ;
Et si pour l'avoir lu sa colère s'anime^[20],
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
Nous savons les moyens de regagner son cœur^[21].

SCÈNE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne sollicite plus mon âme refroidie :
Je méprise Angélique après sa perfidie ;
Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits,
Et qui n'a point de foi n'a point pour moi d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahisse, et que mon amour dure ?
J'ai souffert sa rigueur, mais je hais son parjure,
Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
Qu'Alidor la possède ; il est traître comme elle :
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
Pourrois-je avec raison lui vouloir quelque mal^[22]
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal ?
Ma colère l'épargne, et n'en veut qu'à Cléandre :
Il verra que son pire étoit de se méprendre ;

Et si je puis jamais trouver ce ravisseur,
Il me rendra soudain et la vie et ma sœur^[23].

LYCANTE.

Faites mieux : puisqu'à peine elle pourroit
prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ses biens calmez votre courroux,
Et de son ravisseur faites-en son époux.
Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne,
Faites-lui retenir ce qu'un hasard lui donne ;
Je crois que cet hymen pour satisfaction
Plaira mieux à Phylis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en soyez point en peine :
Où que soit sa retraite, il n'est pas toujours nuit ;
Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
Mais, Dieux ! voilà Phylis qu'il a déjà rendue.

SCÈNE V.

DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

DORASTE.

Ma sœur, je te retrouve après t'avoir perdue^[24] !
Et de grâce, quel lieu me cache le voleur^[25]
Qui, pour s'être mépris, a causé ton malheur ?
Que son trépas...

PHYLIS.

Tout beau ; peut-être ta colère,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frère^[26].
En un mot, tu sauras qu'en cet enlèvement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant :
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime^[27].
Il fait tous ses efforts pour gagner mes parents,
Et s'il les peut fléchir, quant à moi, je me rends ;
Non, à dire le vrai, que son objet me tente^[28] ;
Mais mon père content, je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vu ton retour,
Je t'ai voulu sur l'heure apprendre cet amour,
Pour te tirer de peine et rompre ta colère.

DORASTE.

Crois-tu que cet hymen puisse me satisfaire ?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentements,
Ne prends mes intérêts que dans mes sentiments ^[29] ;
Ne fais point le mauvais, si je ne suis mauvaise,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaie ^[30].
En cette occasion, si tu me veux du bien,
C'est à toi de régler ton esprit sur le mien ^[31].
Je respecte mon père, et le tiens assez sage
Pour ne résoudre rien à mon désavantage.
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçois venir.
Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle desire.

SCÈNE VI.

DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANDRE.

Si vous n'êtes d'humeur, Madame, à vous dédire ^[32],
Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.
Mais excusez, Monsieur, le transport d'un amant ;

Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,
Pour en perdre le nom entre en votre alliance.
Ne me refusez point un oubli du passé ;
Et son ressouvenir à jamais effacé,
Bannissant toute aigreur^[33], recevez un beau-frère
Que votre sœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurois sur ce point des avis différents,
Je ne puis contredire au choix de mes parents ;
Mais outre leur pouvoir, votre âme généreuse,
Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse,
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordés,
Et me font souhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'ôter Angélique ;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique :
Je n'y prends plus de part, après sa trahison.
Je l'aimai par malheur, et la hais par raison.
Mais la voici qui vient, de son amant suivie.

SCÈNE VII.

ALIDOR, ANGÉLIQUE, DORASTE, CLÉANDRE,
PHYLIS, LYCANTE^[34].

ALIDOR.

Finissez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne m'importune plus, infidèle. Ah ! ma sœur !
Comme as-tu pu sitôt tromper ton ravisseur ?

PHYLIS, à *Angélique*.

Il n'en a plus le nom ; et son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime ;
Le hasard me le donne, et changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi bien qu'en ses mains.
Son erreur fut soudain de son amour suivie ;
Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque-là tes beautés ont possédé ses vœux ;
Mais l'amour d'Alidor faisoit taire ses feux.
De peur de l'offenser te cachant son martyre,
Il me venoit conter ce qu'il ne t'osoit dire ;
Mais nous changeons de sort par cet enlèvement^[35] :
Tu perds un serviteur, et j'y gagne un amant^[36].

DORASTE, à *Phylis*.

Dis-lui qu'elle en perd deux ; mais qu'elle s'en
console,
Puisque avec Alidor je lui rends sa parole^[37].
(À *Angélique*.)

Satisfaites sans crainte à vos intentions ;
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
Si vous faussez déjà la parole donnée,
Que ne feriez-vous^[38] point après notre hyménée ?
Pour moi, malaisément on me trompe deux fois :
Vous l'aimez, j'y consens, et lui cède mes droits^[39].

ALIDOR.

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,
Pouvez-vous consentir que votre rigueur
dure^[40] ?
Vos yeux sont-ils changés, vos feux sont-ils éteints ?
Et quand mon amour^[41] croît, produit-il vos
dédains ?
Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre ;
Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre.
Quel espoir mal conçu te rapproche de moi ?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foi ?

DORASTE.

Quoi ! le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble ?
Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.

Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter :
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Cessez de reprocher à mon âme troublée
La faute où la porta son ardeur aveuglée.
Vous seul avez ma foi, vous seul à l'avenir
Pouvez à votre gré me la faire tenir :
Si toutefois, après ce que j'ai pu commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un cloître désormais bornera mes desseins ;
C'est là que je prendrai des mouvements plus
sains^[42] ;
C'est là que, loin du monde et de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me
trompe.

ALIDOR.

Mon souci !

ANGÉLIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, *à Angélique.*

De grâce, prends pour lui des sentiments meilleurs.

DORASTE, à Phylis.

Nous leur nuisons, ma sœur ; hors de notre présence
Elle se porteroit à plus de complaisance ;
L'amour seul, assez fort pour la persuader,
Ne veut point d'autres tiers à les raccommoder ^[43].

CLÉANDRE, à Doraste.

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
Adore la raison où votre avis se fonde.
Adieu, belle Angélique, adieu : c'est justement
Que votre ravisseur vous cède à votre amant.

DORASTE, à Angélique.

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite ;
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi ^[44],
Et laisse à tes parents à disposer de toi.
Ce sont des jugements imparfaits que les nôtres :
Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a
d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de solidité,
N'accommodent que mieux notre instabilité ^[45].
Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte ;
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte,

Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE, à *Phylis*.

N'achèverez-vous point ?

PHYLIS.

J'ai fait, et vous vais
suivre.

Adieu : par mon exemple apprends comme il faut
vivre,

Et prends pour Alidor un naturel plus doux.

(Cléandre, Doraste, Phylis et Lycante rentrent.)

ANGÉLIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoi je me résous :

Je me veux exempter de ce honteux commerce

Où la déloyauté si pleinement s'exerce ;

Un cloître est désormais l'objet de mes desirs :

L'âme ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs.

Ma foi qu'avoit Doraste engageoit ma franchise ;

Et je ne vois plus rien, puisqu'il me l'a remise,

Qui me retienne au monde, ou m'arrête en ce lieu :

Cherche une autre à trahir ; et pour jamais, adieu ^[46].

SCÈNE VIII.

ALIDOR ^[47].

Que par cette retraite elle me favorise !
Alors que mes desseins cèdent à mes amours,
Et qu'ils ne sauroient plus défendre ma franchise,
Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avois beau la trahir, une secrète amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié ;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon âme peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;
Je suis libre à présent qu'elle est désabusée,
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence,
Je brave, vain Amour, ton débile pouvoir :
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son désespoir.

Je cesse d'espérer et commence de vivre ;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi ;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.

Beautés, ne pensez point à rallumer ma flamme^[48] ;

Vos regards ne sauroient asservir ma raison ;
Et ce sera beaucoup emporté sur mon âme,
S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu,
Mais nous saurons toujours rebrousser en arrière,
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.

Cependant Angélique enfermant dans un cloître
Ses yeux dont nous craignons la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroître
Serviront de remparts à notre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son mariage^[49]
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui,
Et ne serai jamais sujet à cette rage
Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnois sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

1. ↑ *Var.* Et vous puis-je haïr si j'aime tout le monde ? (1637-57)
2. ↑ *Var.* Les traits que cette nuit il trempoit dans vos larmes. (1637-68)
3. ↑ *Var.* Je crois prendre une fille, et suis pris par un autre. (1637-52 et 57)
4. ↑ *Var.* Je m'expose à ma peine et néglige ma fuite. (1660)
5. ↑ *Var.* Je m'offre à des périls que tout le monde évite.
Ce que j'ai pu ravir, je le viens demander. (1637-57)
6. ↑ *Var.* [Nous ne me devrez rien, du moins si j'en suis crue.]
CLÉAND. Mais après le danger où vous vous êtes vue,
Malgré tous vos mépris, les soins de votre honneur
Vous doivent désormais résoudre à mon bonheur.
La moitié d'une nuit passée en ma puissance
À d'étranges soupçons porte la médisance.
Cela su, présumez comme on pourra causer.
PHYL. Pour étouffer ce bruit il vous faut épouser,
Non pas ? Mais au contraire, après ce mariage,
On présumerait tout à mon désavantage,
Et vous voir refusé fera mieux croire à tous
Qu'il ne s'est rien passé qu'à propos entre nous (a),
[Toutefois après tout, mon humeur est si bonne.] (1637-57)
(a) Qu'il ne s'est rien passé que de juste entre nous. (1644-57)
7. ↑ *Var.* Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux ? (1637-60)
8. ↑ *Var.* Il vous faudrait tout dire. (1637-60)
9. ↑ *Var.* *Elle rentre, et Cléandre la voulant suivre, Alidor l'arrête.* (1637, en marge.)
10. ↑ *Var.* Pourvu que son humeur soit pareille à la sienne. (1637-57)
11. ↑ Telle est l'orthographe de ce mot dans toutes les éditions publiées du vivant de Corneille. Voyez le Lexique.
12. ↑ *Var.* Je m'exposerais trop à des maux sans remède. (1637-57)
13. ↑ *Var.* Qu'ainsi tout me succède !
Comme si ses desirs se régloient sur mes vœux. (1637-57)
14. ↑ *Var.* Aveugle, cette nuit m'a redonné le jour. (1637-57)
15. ↑ *Var.* [À servir Angélique ont mis tous mes plaisirs.]
Je ne m'obstine plus à mériter sa haine :
Je me sens trop heureux d'une si belle chaîne ;
Ce sont traits d'esprit fort que d'en vouloir sortir,
Et c'est où ma raison ne peut plus consentir.
[Mais, hélas ! ma raison est-elle assez hardie]
Pour me dire qu'on m'aime après ma perfidie ? (1637-57)
16. ↑ *Var.* Porte-t-il point ma belle à me vouloir du mal ? (1637-57)
17. ↑ *Var.* Que dis-je, misérable ? ah ! c'est trop me méprendre. (1637-57)

18. ↑ *Var.* Et si le ciel vengeur comme moi ne conspire. (1637 et 48-54)
19. ↑ *Var.* Entrons à tous hasards d'un esprit résolu. (1637-57)
20. ↑ *Var.* Que si pour l'avoir lu sa colère s'anime. (1637-57)
Var. Ou si pour l'avoir lu sa colère s'anime. (1660)
21. ↑ *Var.* Nous savons les chemins de regagner son cœur. (1637-57)
Var. Cherchons quelques moyens de regagner son cœur. (1660-64)
22. ↑ *Var.* J'aurais peu de raison de lui vouloir du mal
 Pour m'avoir délivré d'un esprit déloyal. (1635-57)
23. ↑ *Var.* [Il me rendra soudain et la vie et ma sœur.]
 LYC. Écoutez un peu moins votre âme généreuse :
 Que feriez-vous par là qu'une sœur malheureuse ?
 Les soins de son honneur que vous devez avoir,
 Pour d'autres intérêts vous doivent émouvoir.
 Après que par hasard Cléandre l'a ravie,
 Elle perdrait l'honneur s'il en perdoit la vie.
 On la croiroit son reste, et pour la posséder
 Peu d'amants, sur ce bruit, se voudroient hasarder.
 Faites mieux : votre sœur à peine peut prétendre
 [Une fortune égale à celle de Cléandre :]
 Que l'excès de ses biens vous le rendent (a) chéri,
 Et de son ravisseur faites-en son mari.
 Encor que son dessein ne fût pour sa personne. (1637-57)

(a) Le verbe est au pluriel dans toutes les éditions indiquées.

24. ↑ *Var.* Ma sœur, je te retiens après t'avoir perdue ! (1637)
25. ↑ *Var.* Et de grâce, quel lieu recèle le voleur. (1637-57)
26. ↑ *Var.* Au lieu de ton rival, attaque ton beau-frère. (1637-57)
27. ↑ *Var.* Et veut faire d'un rapt un amour légitime. (1637-57)
28. ↑ *Var.* Non pas, à dire vrai, que son objet me tente,
 Mais, mon père content, je suis assez contente. (1637-57)
29. ↑ Ce vers a été omis par erreur dans l'édition de 1682.
30. ↑ *Var.* Eh quoi ! ce qui me plaît, faut-il qu'il te déplaît ? (1637-57)
31. ↑ *Var.* Règle, plus modéré, ton esprit sur le mien. (1637-57)
32. ↑ *Var.* Si tu n'es, mon souci, d'humeur à te dédire. (1637-57)
33. ↑ Il y a *tout aigreur*, au masculin, dans les éditions de 1648-57. Voyez la note relative au mot *ardeur*, tome I, p. 465, note 2.
34. ↑ Dans l'édition de 1637, ALIDOR, ANGÉLIQUE, DORASTE sont seuls nommés en tête de la scène ; les autres personnages sont remplacés par un etc.
35. ↑ *Var.* Mais la chance est tournée en cet enlèvement. (1637-57)
36. ↑ *Var.* Tu perds un serviteur, et je gagne un amant. (1637)

37. ↑ *Var.* Puisque avec Alidor je lui rends la parole. (1648)
38. ↑ L'édition de 1682 donne seule, et sans doute par erreur : *ferez-vous*, pour *feriez-vous*.
39. ↑ *Var.* Vous l'aimiez, aimez-le : je lui cède mes droits. (1637-57)
40. ↑ *Var.* Mon âme, se peut-il que votre rigueur dure ?
Suis-je plus Alidor ? vos feux sont-ils éteints ? (1637-57)
41. ↑ L'édition de 1682 porte par erreur : « Et quand mon cœur croît, etc. »
42. ↑ *Var.* C'est la que je prendrai des mouvements plus saints. (1637-57)
43. ↑ *Var.* Ne veut point d'autre tiers pour les raccommoder. (1657)
44. ↑ *Var.* Si tu m'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi. (1654)
45. ↑ *Var.* N'accommodent que mieux notre fragilité. (1637-57)
46. ↑ *Var.* Cherche un autre à trahir, et pour jamais adieu. (1637)
47. ↑ Dans l'édition de 1637, on lit au-dessous du nom d'Alidor le titre que voici : *STANCES en forme d'épilogue*.
48. ↑ *Var.* Beautés, ne pensez point à réveiller ma flamme. (1637-57)
49. ↑ *Var.* Je suis hors du péril qu'après son mariage. (1637-60)
-

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Le ciel est par dessus le toit
- Zyephyrus
- M0tty
- Cantons-de-l'Est
- Aristoi
- Consulnico
- Marc
- Yann
- Taousert
- Ernest-Mtl
- Phe
- Aumars
- Levana Taylor
- Lepticed7

-
1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
 2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
 3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
 4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur